RUBRIQUE
DES SPECTATEURS

SAISON 2015- 2016

www.asso-maisondelaculture.fr

Sommaire

La Rubrique des spectateurs réunit des spectateurs curieux et passionnés tous les mois dans un bar de la ville, autour d'un verre ou d'un café, afin d'échanger sur les spectacles, films, rencontres, expositions, concerts, découverts ici ou là…Les discussions sont passionnées et enrichissantes, elles donnent lieu parfois à la rédaction d'articles. Nous les partageons avec vous !

Edito / p 3

Festival d'Avignon / p 4

Une saison au Havre / p 15

Lectures, Musique / p 21

Tables rondes / p 22

Expositions / p 30

Rencontres / p 30

Nos apéros des spectateurs / p 31

Edito

« *La preuve de l'existence de l'homme*, affirme le peintre Vincent Corpet*, c'est l'art* ».

Lorsqu'ils sont interrogés sur l'origine des inégalités culturelles (Olivier Donnat, juin 2015), les Français paraissent très partagés : la moitié d'entre eux environ considèrent que l'appétence pour l'art est plutôt une question de sensibilité ou de caractère tandis que l'autre moitié considère qu'il s'agit plutôt d'une question d'éducation. Cependant 48 % considèrent que l'école ne parvient pas à donner les mêmes chances de réussite à chacun.

Notre association privilégie le partage des arts et des œuvres, le plus tôt possible, dès l'enfance, car, nous rappelle Catherine Désormière à propos de « Ça ira, Fin de Louis », de Joël Pommerat, « *hors de toute théorie, nous sommes faits de ce qui se passe sur la scène ».*

Véronique Garrigou citant Marie-Hélène Garnier lors de notre Grande conversation « Texte en scène », évoque *« les origines du théâtre, qui va chercher la poésie et le politique de l'individu, le texte secret, latent, qui dira ce qu'on n'entend pas ».*

Enfin, comme l'écrit Christine Baron-Dejours à propos de la Table ronde « La nécessité de créer » « *l'artiste vise très haut, vers ce qui va donner du sens à sa vie. A la nôtre aussi. »*

Il ne s'agit donc pas simplement d'occuper ses loisirs !

A Avignon, après les attentats en France, Olivier Py, intitulant son édito « Je suis l'autre », s'interrogeait : *« L'éducation deviendra-t-elle enfin le réel souci de la nation, la volonté de créer des êtres pourvus de sens critique et capables de s'inventer un destin ? Et les citoyens, passée la prise de conscience, oseront-ils parier sur la culture plutôt que sur l'ignorance, sur le partage plutôt que sur le repli, sur l'avenir plutôt que sur l'immobilité* ? »

Nous en témoignons. Dans une société dite « de défiance », nous nous retrouvons dans des salles de spectacles : les artistes sont là. Par leur énergie et leur liberté ils nous arrachent au silence, à l'ignorance, à l'individualisme. Nous devenons un public.

Et quand nous nous rencontrons à nos « Apéros des spectateurs », nous partageons en toute confiance nos sentiments, nos réflexions, nos savoirs, nous analysons ensemble, modestement mais passionnément, les œuvres créées devant nos yeux, texte, scénographie, jeu, musique, mouvements, couleurs…Nous mettons des mots sur ce que nous avons vu, sur nos émotions, parfois nos incompréhensions, nous sommes « actifs ».

Certains « mauvais élèves » se souviennent qu'un jour, allez savoir pourquoi, ils ont eu un déclic. A partir de là, ils ont pu mettre en œuvre leur intelligence. L'art est ce qui nous fait grandir.

Isabelle Royer, présidente

FESTIVAL D'AVIGNON 2015

Le spectacle vivant à la portée de tous ?

Pourrait-on dire avec Fabienne Darge dans Le Monde du 9 juillet que « le Festival d'Avignon est devenu une vaste foire où se côtoient le meilleur et le pire. » ?

Certains d'entre nous ont peiné à emprunter la rue des Teinturiers, dans la canicule, au milieu de la foule, des restaurants et des parades. Lieu de rencontre de la consommation culturelle et de la publicité médiatique avec la sphère des « œuvres de l'esprit » aimées par Jean Vilar, la ville envahie donne le tournis !
Il est vrai que le chiffre de 1336 spectacles dans le off nous semble inouï.

Pour d'autres festivaliers, Avignon est un exemple de démocratisation, peut-être dépassée par son succès.
Quels sont les publics d'ailleurs ? Pour le Off, on calcule : 64% de femmes, 56% d'hommes, 60% de plus de 50 ans, 34% de retraités, 17% de cadres de la fonction publique, 42% de « locaux », 20% de parisiens….
Aïe ! Les autres sont-ils sur les trottoirs, sur les places, au gré des représentations dans les rues ? Ces cercles de curieux que les salles peut-être effraient, sont-ils le signe d'un engouement pour le spectacle vivant ?
Pour le In, un public plus jeune, plus « intello », beaucoup de professionnels monopolisant les sièges : les amateurs ont du mal à réserver des places dans un Festival qui est en grande partie un marché aux spectacles !

Et nous, pourrons-nous y faire des découvertes ? Comment choisir ? Le bouche à oreilles, les plaquettes, les thèmes, et l'envie de textes, d'auteurs, de compagnies, de comédiens…Nous avons un grand appétit de théâtre !

Reconnaissons que nous avons aimé la convivialité fondée sur les échanges spontanés entre spectateurs, dans les files d'attente ou à la sortie des salles. La curiosité générale pour les arts de la scène, la variété des publics selon les salles, l'hospitalité de salles confortables et de certains lieux rafraîchis de jardins et de beaux arbres et l'internationalisation croissante des spectacles et des troupes.
La collection Lambert, elle, nous a invités à voir de près les coulisses des plateaux : l'énorme travail du comédien, scénographe, metteur en scène Patrice Chéreau, dès sa jeunesse, pour monter des pièces, s'enrichir des textes et des héritages, trouver son propre génie. Là nous avons vu que, non, tout ne se vaut pas. Cette année encore nous avons découvert, sans prétention, des pièces peu racoleuses, des êtres portés par la passion, des témoignages de recherches variées et simples. Finalement, on est peut-être « entre soi », mais rien de semblable à notre vie culturelle locale.
Si plus d'un million de personnes ont fréquenté ce « plus grand théâtre du monde », Quelle fête !
Annette Maignan, Sylvie Barot, Isabelle Royer

Echo des rencontres d'Avignon 2015

Ce débat « *Spectacle vivant : quel avenir pour la culture dans les médias ?* » a été organisé par le Syndicat des attachés de presse du spectacle vivant et le Syndicat de la critique dramatique et musicale. Cour du Cloître Saint-Louis.
Les participants : Pierrette Chastel, attachée de presse, Jacques Nerson, critique, Dominique Poncet, journaliste, Jean-Pierre Vincent, metteur en scène.

Le 8 juillet, à Avignon, le constat est sévère. A la question : « *Quel avenir pour la culture dans les médias ?* » le mot « érosion » est prononcé. Est-ce un problème financier ? Est-ce l'influence d'internet ? Et quel peut être l'avenir de la presse papier ? Par conséquent celui de la critique ?
Jean-Pierre Vincent intervient le premier. C'est lui qui parle d'érosion et de modification de la vie culturelle. L'arrivée du numérique, avec les blogs et twitter, entre en rivalité avec les médias classiques. Le renouvellement des journalistes et des

critiques par de jeunes générations encore novices et sans moyens, provoque une régression culturelle.
Pierrette Chastel estime que la pipolisation des médias TV, est responsable d'une information culturelle qui souffre d'un manque d'originalité et d'inventivité, et n'accorde d'importance qu'à des noms connus. En tant que chargée de communication : « *Si vous n'avez pas de tête d'affiche à proposer, vous n'avez pas les médias* ». Et pas d'information.

Jacques Nerson dit que l'espace accordé à l'information culturelle dans les médias nationaux, se réduit de plus en plus, que la critique est en difficulté et que le théâtre a tout à y perdre. Il ajoute que la publicité quitte la presse écrite, laquelle en a besoin pour survivre. La publicité se tourne vers internet sans que cela profite à la culture. *« Ce que l'on trouve sur internet émane de journalistes amateurs, or l'amateurisme n'engendre pas forcément la qualité* ».
Dominique Poncet affirme qu'il est aujourd'hui difficile de maintenir un service culturel dans un journal. La presse est en crise comme jamais et n'a pas trouvé d'alternative à internet, lequel n'est pas le bon medium culturel (en tout cas pas aujourd'hui). Faute de moyens, les journaux engagent beaucoup de jeunes gens, qui ont le goût du théâtre et écrivent sur les blogs. Mais quand on a vingt ans, on ne dispose encore que d'un réseau réduit, on n'a pas les contacts avec les grands metteurs en scène. « *Or la critique c'est aller au meilleur pour interroger le monde, élever nos consciences ».*

De ces réflexions croisées, il ressortait que tous, à cette table, étaient d'accord pour dire que l'information dans les médias, se réduit à des *« coups de cœur* » et à la confection de guides. Que la place accordée à la culture est réduite et que les articles eux-mêmes sont de plus en plus courts. Que les blogs remplacent le bouche à oreille, sans que la qualité y trouve son compte. Que cette critique qui doit aller vite, ajoute une information à une autre, survole un sujet au détriment du fond, juste pour faire ce que l'on appelle le buzz.

Dans les journaux en ligne, ce qui compte c'est le nombre de clics, ce qui est un pur calcul d'audimat. Pour les journalistes, aujourd'hui, le temps s'est rétréci. Il faut informer non-stop et il n'y a plus de place pour des points de vue contradictoires. Cette course aux tweets, à Facebook, est une contrainte à la liberté des journalistes obligés de suivre, elle empêche le moindre recul, évacue le temps nécessaire à la maturation : on reste au niveau du ressenti sans avoir guère la possibilité d'apporter analyse ni réflexion. Les articles sont raccourcis et internet prend le relais.
Dans ces conditions, où est la danse dans l'info des médias? Quelle place pour le théâtre amateur ? Alors que le comique envahit la télévision où tout se vaut : « *les Ch'tis contre Ostermeier* ».
Ce jour-là dans la cour du cloître Saint-Louis, le public a pris la parole, et loin de contester ce qui venait d'être entendu - ce constat pessimiste sur l'avenir de l'information culturelle liée au spectacle vivant - il a soulevé un autre aspect du problème, relayé par les participants du débat. Ne sommes-nous pas dans un moment de crise culturelle et intellectuelle du pays ? La presse est-elle indépendante de ses propriétaires ? Sous quelle influence se trouve la télévision ? N'y-a-t-il pas une volonté politique de ne pas aborder ce qui est « *compliqué* » ? Et cela, pas seulement de la part de certains élus, mais aussi de directeurs de programmation et de ceux qui détiennent un pouvoir sur la diffusion de la culture. La question des financements, bien sûr a été évoquée. Les journaux n'ont plus de moyens, les jeunes gens engagés dans la presse sont très mal rémunérés, les équipes sont réduites.
Ces déclarations amères, communes à ces professionnels de la culture, sont restées sans une conclusion qui aurait proposé, sinon des solutions, quelques idées pour sortir d'une dégradation de l'information qui semblait inéluctable.
Cependant, il y a une voie à laquelle on peut penser pour ne pas laisser des spectateurs

captifs d'une information simpliste et restreinte. Il y a des choix à faire dans les sources qui nous sont offertes : certaines chaînes de télévision produisent des informations culturelles dans des émissions de bon niveau, la radio également, d'excellents magazines papier proposent des articles de fond et des critiques détaillées. Certaines de ces sources sont d'ailleurs représentées - mais il faut les trouver - sur internet. Ce sont ces médias qu'il faut protéger et ce sont les responsables culturels, les associations culturelles qui peuvent passer le relais.
A nous de ne pas être passifs pour permettre à chacun, et pas uniquement aux spectateurs informés, de découvrir des spectacles nouveaux, et originaux, de connaître les grands metteurs en scène, chorégraphes, œuvres musicales, tout ce qui ouvre l'esprit, et participe également à l'esprit critique.
Catherine Désormière

L'Homme dans le plafond
Cie Isabelle Starkier – Star Théâtre
Une pièce de Timothy Daly
Traduite par Michel Lederer
Mise en scène par Isabelle Starkier
Interprètes : Vincent Jaspard, Christine Beauvallet, Daniel Berlioux, Michelle Brûlé, Isabelle Starkier

Dans l'Allemagne de l'hiver 1945, un Juif a trouvé refuge aux abords d'une forêt. Une femme le trouve, affamé, transpercé par le froid, traqué. Elle l'emmène chez elle et le cache dans son grenier. C'est ainsi que commencerait le récit d'une histoire de guerre. Ce pourrait aussi être une fable, dont les personnages seraient : le mari, la femme, la voisine, l'homme en fuite. Le décor : une petite bicoque, quelque part dans un univers ténébreux où ses habitants survivent à la misère et la désolation. Cependant, ici, il n'y a ni ogre ni sorcière, seulement quelques humains. Le mari, quand il rentre à la maison, quand elle lui avoue qu'elle a recueilli un Juif, n'approuve ni la générosité ni l'imprudence de son épouse. Il veut chasser le réfugié. Il changera d'avis quand il comprendra que l'homme tapi à l'étroit dans l'obscurité, là-haut, peut être à lui seul une source infinie de profit. Ce dernier a un talent précieux : il sait tout réparer. Dans le pays en ruine, fleurissent les trafics et les trocs.
L'homme, grâce à son locataire, va pouvoir obtenir de quoi mieux se nourrir, de mieux en mieux, pour finalement s'enrichir : « Il reste dans le grenier, il répare les objets, nous on les échange, et tout le monde a de quoi manger. » dit le mari sur le ton évident de la bonhommie. La femme a mauvaise conscience mais se tait. La voisine soupçonne quelque chose et entame un chantage. Et l'homme dans le grenier attend des jours meilleurs. Quand les jours meilleurs arrivent, quand les chars américains entent dans la ville, il ne le saura pas, il est bien trop précieux, là-haut, il suffira de ne pas lui annoncer la bonne nouvelle…
Isabelle Sarkier dit qu'ici se raconte la grande Histoire par la petite histoire, celle de Berlin ravagée, du manque de tout, de la faim. Elle pose ces questions : comment et pourquoi glisse-t-on vers l'ignominie ? Le mari n'a pas de sens moral, il ne pense qu'à l'efficacité. La femme ne l'approuve pas mais elle veut manger. Ce qui nous ramène à cette terrible phrase, entendue à la fin de la pièce : « Qu'auriez-vous fait à ma place ? C'était mieux pour tout le monde, y compris pour le Juif. » Une interrogation et une justification, évidemment inacceptables mais que l'on ne peut éviter et que l'auteur donne à méditer.
Malgré son terrible objet, cette pièce n'est pas sombre. On y rit beaucoup. Isabelle Starkier, a le talent de ne pas alourdir le propos. L'absurdité de la situation amène à des scènes cocasses. Le jeu stylisé des acteurs, la simplicité du décor, la mise en scène légère, la musique et les chansons, permettent à ce drame de soulever un sujet grave et universel, sans pathos. Bizarrement, le moment le plus drôle est peut-être celui où, pour empêcher le prisonnier du plancher de comprendre que la guerre est finie, ses geôliers usent d'artifices naïfs. Cette pièce de Timothy Daly n'apporte pas de jugement. Tout en finesse, elle donne à comprendre, pour nous alerter. Car la vigilance a toujours besoin d'être réactivée.

A partir de quel moment doit-on fermement dire non ?
Catherine Désormière

Le cercle des illusionnistes
Théâtre des Béliers, texte et mise en scène : Alexis Michalik
Avec Maud Baecker ou Constance Labbé, Alexandre Blazy ou Vincent Joncquez, Clotilde Daniault, Michel Derville, Arnaud Dupont, Mathieu Metral
La magie qui est une transformation provisoire des objets, commence par un mouvement de la main. Escamotage d'un foulard rouge, cartes à jouer qui voltigent. Mais que serait le geste sans le désir des hommes, sans l'aspiration à la plus grande et la plus audacieuse des libertés,
celle de transformer le monde ? C'est ce que nous raconte cette pièce où le rêve – mais aussi le hasard – permet d'atteindre ce que la réalité nous refuse. Du prestidigitateur au cinéaste combien de pas ont été franchis ? Bousculant le temps, de notre époque jusqu'au XIXème siècle, six acteurs incarnent avec humour et poésie, dans des dialogues piquants, des histoires de famille où les fils abandonnent la carrière de leur père pour devenir, chacun à leur manière : illusionnistes.
C'est ainsi que la vie de Jean-Eugène Robert-Houdin, fils d'horloger, puis celle de Georges Méliès, fils de bottier, nous sont racontées sur un mode romanesque où les coïncidences, les coups de dés et coups de chance aboutissent à des inventions qui ressemblèrent à des prodiges, de l'automate joueur d'échecs au cinématographe. Cependant l'histoire ne s'arrête pas là, elle trouve un écho dans la vie d'un jeune homme d'aujourd'hui, un peu perdu, ardent admirateur de Robert-Houdin. Spectacle joyeux, pétillant, à lui seul un tour de magie.
Catherine Désormière

Les deux Roi Lear d'Olivier Py.
A en croire les journaux du 6 juillet au matin, le *Roi Lear* « au galop » d'Oliver Py aurait été « une catastrophe ».

(Il faudra, au sujet de ces critiques, ajouter ultérieurement quelques commentaires et établir une réflexion différemment mesurée). On pourrait en déduire, alors, que L*e Roi Lear* présenté dans la Cour d'honneur du Palais des Papes aurait été moins bien accueilli que *Lear miniature.* Lequel était également mis en scène par Olivier Py, Place du Palais des Papes.

En effet, les quatre jeunes olibrius qui ont présenté, du 6 au 13 juillet, la version très résumée du *Roi Lear*, ont récolté un succès unanime. Une énorme bouffée de fantaisie comme un coup de vent bénéfique par un temps de plomb, c'était bien. Cela sur une scène minuscule, dans un décor fait de quelques planches, pour seuls accessoires des épées en bois, deux perruques, une couronne dorée, une corde et un grand carton apporté par nos trois lascars chargés de tous les rôles, hormis le personnage de la fine Cordélia en tutu blanc, transportée dans le fameux carton prêt à craquer de toutes parts.

Ce fut pour Olivier Py la manière de présenter, en un rien de temps et sur le mode cocasse, son commentaire et la ligne qu'il avait choisis pour la mise en scène du *Roi Lear* joué dans la Cour d'Honneur. Car la dérision peut aussi transmettre une réflexion sur la légitimité du pouvoir, sur le silence destructeur, sur la parole vraie. Un *Lear* hystérique, juvénile et fou d'où la tragédie fuse et se dissout dans le rire. Un petit bonheur de festival.
Catherine Désormière

Silence, on accuse !
Nous allons au festival d'Avignon comme à une fête : nous entrons dans un lieu qui est un vaste théâtre, complices d'autres spectateurs curieux et actifs. D'une salle à l'autre, nous

avons vu *La Panne* de Friedrich Dürrenmatt, roman écrit en 1955, mis en scène par Fabien Buzenet, avec la Compagnie Les Eparpillés, au Chien qui fume

Sur le plateau, un duo composé d'un comédien et d'une violoncelliste.

L'histoire nous est racontée par un seul comédien jouant cinq personnages. Pour moi le pari est risqué. L'incarnation de figures différentes, la transformation instantanée, la capacité à une certaine magie... tout ceci me semble improbable, d'autant que l'acteur est aussi le narrateur.

Dans *La Panne*, des magistrats retraités accueillent pour un dîner ponctué de bons vins, et un faux procès monté par un tribunal rituel, un jeune représentant de commerce monté en grade, Traps, insouciant, rieur, amusé par ce divertissement, « juger un hôte dont on aura d'abord découvert la culpabilité »... Nous assistons à une représentation dans la représentation : cette mise en abyme souligne l'équivoque du jeu. Est-ce vraiment un jeu ? Les pitreries d'Olivier Broda caricaturent ces vieillards au début de la pièce. Quand il endosse ses divers rôles, qu'il change de mimique à vue pour nous les présenter, personnages grotesques, rien n'est gagné ! Peu à peu, il est vrai, l'univers du roman s'installe, le comédien jubile de passer d'un personnage à un autre, sa virtuosité est certaine.

L'instrumentiste Dominique Brunier présente sur scène est une actrice à part entière, elle dialogue avec le comédien, le suit, le ponctue, le renforce avec pertinence. Plus encore, le violoncelle emplit l'espace austère de notes somptueuses.

En fait, le spectateur pourvoit à la sobriété du décor - une table, un chandelier, un porte-manteau – et à l'économie de moyens. Les images des protagonistes et de l'action naissent au fur et à mesure grâce au texte conté sans failles.

La farce est noire, le jeu tourne à la tragédie. Des grimaces démoniaques métamorphosent les trognes. Les anciens magistrats vont - ils aller au bout de leur réquisitoire ? La double lecture des moments de la vie de Traps, en particulier des circonstances de sa promotion, nous interroge. Aucune échappatoire pour ce faux accusé (ou ce faux innocent ?) dans cet interrogatoire. Sa prise de conscience du rôle criminel qu'il a joué est-elle justifiée ? Traps est-il une marionnette manipulée par un procureur habile ? Est-il vraiment coupable ? Parle-t-on de justice ? De conscience ? De l'humanité ?

La bouffonnerie s'achève par la mort, tant il est vrai que Dürrenmatt dénonce dans son oeuvre l'indifférence et l'inconscience de ses contemporains. « Nous ne vivons plus sous la crainte d'un Dieu, d'une justice immanente, d'un Fatum... » En revanche, le théâtre, lui, peut nous dévoiler les abîmes de l'être humain.

Isabelle Royer, Annette Maignan

De l'âme et du corps, techniques de mise en scène

La Compagnie du Théâtre du Fracas a présenté *Amédée*, une pièce de Côme de Bellescize, à L'Entrepôt. Rien de racoleur dans le titre qui ne dévoile pas le propos. Les proches appellent simplement le protagoniste principal Am', diminutif dont on se dit qu'il est magnifiquement pertinent. En effet, l'adolescent Am' adore les jeux vidéo, au point que virtuel et réalité ne font guère de différence dans ses plaisirs, jusqu'à l'accident de voiture. Le camion était bien réel ! Le jeune conducteur passe plusieurs mois dans le coma, puis en rééducation après un réveil épouvanté dans un corps entièrement paralysé. Seul l'esprit d'Am' est vif bien que désespéré. L'ordinateur devient une aide sur impulsion d'un de ses doigts pour communiquer. On se souvient du livre *Le scaphandre et le papillon* de Jean-Dominique Bauby.

L'entourage est bienveillant, le pompier, (Eric Challier, poignant) ému par la ténacité de ce si jeune accidenté exhalant des bulles de sang rose, sa mère, son copain, sa petite amie, mais aussi les soignants.

On pense aux cas de tétraplégiques dont la tragédie a nourri des débats médiatisés sur la définition de la vie, de la souffrance et l'euthanasie. On craint le pire. Heureusement le metteur en scène fait œuvre de théâtre grâce à la scénographie judicieuse de

Sigolène de Chassy, et il ne tranche pas le débat. Comment rendre sensible la vie intérieure d'un être emprisonné dans son corps ? Une cage (quel à-propos !) en mousseline permet un dédoublement judicieux de l'espace, inspiré par les thèmes d'opposition virtuel/réel, esprit/corps, fantasme/réalité...Le corps d'Amédée est parfois remplacé par un mannequin, permettant au comédien de mener une vie fantasmée. Un écran projette aussi parfois ses pensées. Un double imaginaire Clov (Teddy Melis, aussi vif que Benjamin Wangermée joue un Amédée atone) est inventé, qui le soutient dans ses combats, tous marqués du sceau de l'impuissance et de la frustration. Grâce à ces oppositions, nous appréhendons la force de l'instinct de survie et de l'esprit, mais aussi son tragique isolement : ni les efforts du jeune homme pour communiquer, ni l'affection des siens, ni la constance du personnel hospitalier, ne l'arrachent à son inconsolable chagrin. Il n'appartient plus au monde des vivants.
La dernière scène est bouleversante, symbolisant la vie comme une pluie magique de bulles, éphémère. Elle nous accompagne à notre sortie de L'Entrepôt, adoucit notre abattement.
Isabelle Royer, Annette Maignan

La vie impossible
Nous voulons voir la pièce de Samuel Beckett *En attendant Godot,* le meilleur spectacle du Off selon beaucoup : ces « clochards célestes » nous parlent de nous. Qui sont-ils ces êtres plantés autour d'un seul arbre étique, dans une attente sans fin d'un mystérieux Godot ?

C'est Laurent Fréchuret qui nous présente sa mise en scène avec la compagnie Théâtre de l'Incendie aux Halles. Un décor minimaliste sinon aride.
Nous voyons de la désespérance dans ces dialogues et ces deux personnages principaux qui n'en finissent pas de tourner en rond. « POZZO Vous n'avez pas fini de m'empoisonner avec vos histoires de temps ? C'est insensé ! Quand ! Quand ! Un jour, ça ne vous suffit pas, un jour pareil aux autres il est devenu muet, un jour je suis devenu aveugle, un jour nous deviendrons sourds, un jour nous sommes nés, un jour nous mourrons, le même jour, le même instant, ça ne vous suffit pas ? Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau. En avant! »
Une sorte de simplicité dans le jeu des acteurs met en valeur la profondeur mais aussi la drôlerie du texte.
Malgré des dialogues pathétiques, souvent tragiques, le ton n'est pas toujours à la gravité. Jean-Claude Bolle-Reddat est un Estragon touchant, geignard, plaintif : « Rien ne se passe, personne ne vient, personne ne s'en va, c'est terrible. » Il a mal aux pieds, a des pertes de mémoire, ne reconnait ni le lieu ni le moment, il aime son indéfectible compagnon. « On trouve toujours quelque chose, hein, Didi, pour nous donner l'impression d'exister. » Humblement, simplement humain, il nous fait souvent sourire ou rire, même quand il est désespéré. «Et si on se pendait ?».

Si l'arrivée de Pozzo tenant en laisse Lucky ne nous surprend plus, comme une vision sortie d'un film de Fellini, c'est Maxime Dambrin, frêle captif, qui crée un moment de révélation, un vacillement juste : quand il ôte son chapeau et dévoile lentement ses cheveux longs, très blonds, tel un ange traîné par le cou, on s'interroge sur son identité, saisis.
Le discours de Lucky, ici, morceau de bravoure attendu, est extraordinaire, irrésistiblement comique, introduit par des répliques ahurissantes !
« Que préférez-vous ? Qu'il danse, qu'il chante, qu'il récite, qu'il pense, qu'il... VLADIMIR Il pense ? POZZO Parfaitement. (…) Alors, vous voulez qu'il nous pense quelque chose ? ESTRAGON J'aimerais mieux qu'il danse, ce serait plus gai. POZZO Pas forcément. ESTRAGON N'est-ce pas, Didi, que ce serait plus gai ? VLADIMIR J'aimerais bien l'entendre penser.(. ..) POZZO Eloignez-vous. Pense. LUCKY D'autre part, pour ce qui est... POZZO Arrête ! Là ! Pense ! LUCKY Etant donné l'existence telle qu'elle jaillit des

récents travaux publics de Poinçon et Wattmann,…etc. »
Dans un incoercible fou rire, nous avons le sentiment de redécouvrir ce texte parodique, pseudo-intellectuel avec ses tics et ses tocs, ses figures de rhétorique, ses déraillements, son méli-mélo d'informations improbables !
Mort des illusions et du langage après-guerre. Le comédien et metteur en scène Pierre Debauche nous rappelait avec force l'importance du théâtre dit « de l'absurde » lors de notre colloque du cinquantenaire de la Maison de la culture du Havre : « Beckett enfin nous tirait d'affaire : il refondait la tragédie avec des espérances de vie de 15 secondes et confiait les enjeux de la soirée à des clowns ; il réinventait la vraisemblance avec « *En attendant Godot* ».
J'étais à la création au Théâtre Babylone, on était 7 dans la salle, j'étais venu de Belgique en permission de mon service militaire. J'ai vu la pièce le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi. Fou de joie de voir Roger Blin, Jean Martin, Pierre Latour et Lucien Raimbourg, joie d'entendre des mots sur lesquels il était possible de ne pas vomir. Quelque chose venait de survenir.
Et ces tentatives on les devait à des hommes courageux, d'origine étrangère chacun des trois, l'aviez-vous remarqué ? Alors nos bons apôtres de service ont appelé ce sauvetage « théâtre de l'absurde ». Ah ouiche. Ils croyaient donc que nous allions jouer comme en 1939, comme s'il ne s'était rien passé. Comme s'il ne s'était rien passé. Eh bien non. Hiroshima et Dachau nous l'avions intégré à nos esprits, à nos sanglots, à nos survies, à nos comportements. »

C'est ce dont nous rendons grâce à Laurent Fréchuret, nous faire entendre un texte majeur, longtemps vilipendé, et qui n'a rien perdu de sa force, quelle qu'en soit l'interprétation.
Isabelle Royer, Annette Maignan, Sylvie Barot

Des cris dans un bocal
Le cas de la famille Coleman, de l'argentin Claudio Tolcachir, mis en scène par Johanna Boyé, Compagnie Les sans chapiteau fixe, au Roi René. 18 juillet 2015
Dans un petit appartement surchargé, les protagonistes, tels des enfants laissés à eux-mêmes, se cognent les uns aux autres, crient, s'embrassent, s'insultent devant nos yeux perplexes.

Dans ce huis-clos étouffant, nous avons d'abord du mal à identifier les personnages. Peut-être le choix des comédiens est-il astucieux : le couple frère et sœur se révèle mère et fils, dérangés mentaux, aux relations incestueuses, et, à l'avenant, une ribambelle de grands enfants apparait, tous nés de cette femme improbable aux allures de gamine. Nous comprenons que la famille s'est organisée vaille que vaille autour des deux handicapés et de la figure centrale de la grand-mère, dans une sorte de surveillance de tous les instants et la crainte du pire. Personne n'est épargné à tenter de border la folie, personne ne peut s'échapper pour « vivre sa propre vie », sauf peut-être Véronica devenue mère de famille bourgeoise essayant en vain de se protéger. C'est la mort de la grand-mère qui redistribuera – un peu – les cartes...

De ces êtres marginaux, maltraités, quelquefois drôles, souvent cruels, émane parfois une part d'humanité. C'est notamment le cas du jeune garçon attardé, dont le visage nous évoque le personnage d'Oskar dans *Le Tambour*, film de Volker Schlöndorff : son portrait est peut-être une réussite, entre réparties d'une intelligence aigüe et absolue carence de limites.

Il faut dire que cette famille nombreuse fait partie du quart-monde. Pièce dérangeante qui veut montrer une réalité de détresse difficilement supportable, en raison de l'absence d'issue, mais surtout du rythme accéléré et du niveau sonore. Film politique, fable sociale ? Dénonciation des conditions de vie précaires et des ravages physiques, psychologiques, intellectuels, sociaux, de la misère ? On pense au film d'Ettore Scola, *Affreux, sales et méchants*. Mais l'on se demande si la mise en scène ne pêche pas par

défaut. Montrer sur un plateau saturé des comédiens agités et braillant, dans une ambiance survoltée, toute cette accumulation nous fait vivre une expérience de contamination. Il est étrange de sortir d'un spectacle dans un état d'énervement et d'agressivité, comme si la distance théâtrale avait manqué !
Isabelle Royer, Annette Maignan

Conter Don Quichotte
Nous vivons dans une parenthèse enchantée le temps de quelques jours d'été à Avignon.
Le bouche à oreilles nous incite à prendre des places pour *L'homme qui tua Don Quichotte* de Sarkis Tcheumledjian, par la Compagnie Premier acte, au Chien qui fume...

La pièce est inspirée du roman de Cervantès dont la mémoire des spectateurs conserve les épisodes les plus significatifs, qu'ils retrouvent avec plaisir. Elle rend hommage à l'amitié entre les deux héros, prenant à partie Cervantès, l'historien-auteur, personnage menteur et affabulateur.
Déborah Lamy, comédienne et conteuse, incarne tour à tour, d'un geste précis, Don Quichotte puis Sancho Pança, sur un plateau presque nu, meublé d'une chaise et d'un écran sur lequel courront des nuages et des cieux étoilés.
Elle est elle-même une incarnation sublimée de personnages légendaires : un maquillage comme un masque no, un costume japonisant magnifique, une gestuelle codifiée, une diction précise. Des moments forts nous touchent ; d'un lever de bras, elle évoque de sa voix grave un combat épique du chevalier « à la triste figure », d'un mouvement stylisé de la main, elle donne vie au rêve chaleureux du paysan Sancho. Et nous voici émus par ces grandes actions dont notre imagination peuple le plateau.

Si le grand livre de Cervantès est souvent fermé, c'est que l'écrivain a malmené ses personnages, c'est lui « *l'homme qui tua Don Quichotte* », et ceux-ci se rebellent. Le musicien Gilbert Gandil accompagne Déborah Lamy, à la guitare et au luth ; une musique préenregistrée se fait aussi entendre, insistant sur les jeux de miroir du texte, entre fiction et réalité.
Qui rêve ici ? La paysanne rencontrée par Sancho Pança comme la Dulcinée de Don Quichotte, n'est-elle pas une jolie jeune fille que l'auteur a enlaidie par pure méchanceté, plongeant le chevalier dans un profond chagrin ? Et comme Sancho Pança gagné par la force des chimères et la foi de son maître, nous comprenons que le roman de chevalerie, loin d'avoir tourné la tête de son lecteur le plus assidu, lui a donné un regard ardent sur le monde. « *A chaque rêve que nous abandonnons, nous mourons un peu* ».
Isabelle Royer, Annette Maignan

Un conte pour tous
«Raconte-moi une histoire ! » Que faut-il pour qu'adultes et enfants prennent plaisir ensemble à lire ou regarder une histoire ? Sempé est surtout connu pour son « *petit Nicolas* » créé dans les années 60 avec Goscinny. Nous découvrons son *Marcellin Caillou* grâce aux Ateliers du Capricorne, invité dans le cadre du Festival d'Avignon au Théâtr'Enfants à Monclar.
La conteuse est Catherine Jouglet en mamie bienveillante. Fabrice Roumier manipule les marionnettes de papier. Le dispositif est une grande feuille blanche sur laquelle apparaissent décors et personnages au fil du conte. Il n'est pas banal de voir des dessins et un texte prendre vie sous ses yeux.
L'impression de vie est renforcée par l'univers sonore composé par Pierre-Marie Trilloux. Marcellin dont le thème musical tintinnabule, joliment dansant, est un petit garçon affligé de rougeurs intempestives qui rappellent le bégaiement et les tics de Sempé enfant. Sa vie en est bien compliquée et douloureuse, jusqu'à ce qu'il rencontre René Rateau son voisin, éternueur chronique. Non, la vie n'est pas toujours facile, mais chacun peut trouver en lui ou autour de lui de quoi en franchir les épreuves.

Le spectacle raconte simplement des émotions de la vie, avec justesse, souvent avec humour, toujours avec tendresse. Chacun, petit et grand, peut y revivre des

souvenirs d'enfance, de séparation et de fidélité enfantine. Les enfants écoutent attentivement, soupirent ou rient de temps en temps. Les adultes sont de connivence.
Car c'est une histoire d'amitié que nous voyons là, déclinée sur plusieurs années. Les artistes savent offrir à tous un moment d'émotion forte grâce à un écho inattendu de leur enfance, quand les deux amis devenus grands sont assis côte à côte.
Cette histoire simple nous parle et le mérite des Ateliers du Capricorne est d'inventer un dispositif complexe et léger pour en transcrire la vérité.
Isabelle Royer

Un homme, 35 femmes. 3 actes, 23 tableaux.
Guy Pierre Couleau, de la Comédie de l'Est, met en scène *Don Juan revient de guerre* de Ödön von Horváth au théâtre des Halles à Avignon.

Un comédien, Nils Ohlund, 2 comédiennes, Carolina Pecheny, Jessica Vedel, un décor minimaliste, table, chaises, rideaux, cartel où s'affichent les titres des scénettes qui se succèdent. On change de costume à vue, on adapte sa gestuelle à l'âge du personnage, mère, adolescente, danseuse de cabaret….Les spectateurs pensent à Brecht qui a lui-même réinventé Don Juan avec Beno Besson, dans un esprit de théâtre de tréteaux. Aller et venues des femmes sur scène, agilité, mouvements peuplant le plateau de vie, et de désirs. On reconnait une chanson de Patricia Kaast.

Ce Don Juan ne ressemble pas aux autres.
Ce n'est pas le représentant de cette masculinité séduisante connu depuis le débauché de Tirso de Molina, le libre penseur de Molière ou encore le jouisseur de Mozart. On doute de son humanité, tant son physique de beau ténébreux et son immobilité accablée en font un archétype.
Il est vrai que les femmes le croisent, le désirent et cherchent à le retenir alors qu'il parcourt le pays au sortir de la Grande guerre. Mais malade, blessé, triste, il aspire à la mort. Retenu par le plaisir des femmes mais quêtant un amour idéal, il nous semble être l'allégorie d'un homme fantasmé par les femmes, celui qu'elles imaginent rencontrer, séduire et retenir, celui rêvé par les hommes eux-mêmes, celui qui n'existe pas.

Plus encore, il semble le symbole d'une nation détruite par la Grande guerre et dont le destin sera terrifiant. Ödön von Horváth écrit sa pièce en 1935, alors qu'Hitler est au pouvoir, les nazis ont brûlé ses œuvres en 1933 et l'ont classé parmi les « auteurs dégénérés ».
De ruines en ruines, après l'armistice du 11 novembre 1918 jusqu'en 1923, Don Juan vit une époque d'inflation, de misère et de bouleversement des valeurs. La 1ère guerre mondiale a produit un effondrement généralisé et des millions de morts et d'invalides. Quoique survivant, Don Juan ne se sauvera pas. Des illusions tenaces le privent d'une aptitude à vivre et à aimer, la violence l'entoure en miroir. La dernière scène, très belle, montre un plateau que les femmes enneigent devant nous avec des mouvements amples et gracieux. Y meurt un personnage seul, lentement engourdi,
comme à l'aube d'une période de glaciation pour la nation allemande.
Isabelle Royer, Annette Maignan

Queneau ? Que si !
Dans un Avignon où prolifèrent les bateleurs du rire obligatoire et tarifé, il faut savoir gré au Théâtre de l'Ephéméride, au Centre Européen de Poésie d'Avignon, de nous embarquer dans un merveilleux voyage en fantaisie, en poésie et en compagnie de ce cher Raymond Queneau. Ici, pas de ces douteux racolages où se prostituent de soi-disant humoristes, pourvoyeur de douteuses rigolades. Non, seulement le sourire léger d'un maître du langage qui nous offre ses vagabondages par les beaux dimanches de la vie.

Tout commence par l'arrivée d'un grand flandrin dégingandé qui ressemble comme un frère à celui qui hante les impériales des autobus dans les rues de Paris et les Exercices de style. Il débarque dans la

réception d'un hôtel avec une valise, un costume Prince de Galles et un air emprunté. On croit reconnaître Patrick Verschueren, à moins que ce ne soit Raymond Queneau lui-même car, le grand flandrin, il parle le Queneau, il récite le Queneau, il chante le Queneau.
Et c'est un vrai bonheur, en prose et en vers, d'inattendues assertions, de phrases qui vous font de l'œil, de poèmes joliment empapouaoutés, de savoureux néologismes et de surprenants jeux de mots dont se délecte l'initiateur de l'Oulipo. Assise à son comptoir, la pétillante patronne de l'hôtel participe à cette fête. Mieux elle la met en musique. Au piano… Car chacun le sait, derrière les comptoirs des hôtels, se dissimule cet instrument… pour les artistes de passage, sans doute. Chacun le sait aussi la sévère personne qui vous délivre les clés de votre chambre avec un sourire coincé peut se transformer en une impertinente fillette qui, à tout propos, évoque son fondement.
Zazie, vous aviez reconnu, dont Evelyne Boulbar nous redonne, sans en faire des tonnes, la malicieuse verve. Mais ce que l'on sait moins c'est que ce diable de Patrick, pour chanter Si tu t'imagines, peut épouser les formes gracieuses d'une aguichante créature à la cuisse de nymphe et aux mignons biceps. Et, rien que pour ce superbe avatar, on a envie de crier : QUENEAU ? QUE SI !!!
Yoland Simon

Le journal d'une femme de chambre

Il est des affiches plus ou moins réussies. Celle du Journal d'une femme de chambre, présenté par la Compagnie Philippe Person, au Théâtre Le Petit chien, est parfaitement stylisée et particulièrement signifiante. Un plumeau, brandi sur un fond rose chair qu'il divise, figure aussi le sexe d'une femme.

Et c'est bien cette double métonymie de la servitude et de la condition féminine qui irrigue le roman d'Octave Mirbeau et inspire l'adaptation réalisée par Philippe Honoré. Ce dernier a choisi de placer l'intrigue de cette œuvre, vieille de 115 ans, en 1974, alors que Bunuel dans son célèbre film l'avait située dans les années trente. Un décalage historique qui donne à la morale de l'histoire sa portée universelle : celle de la dénonciation des mécanismes d'asservissement et des luttes violentes ou sournoises qu'ils génèrent.
En effet, si la brutalité de la condition ancillaire, symbole et parangon de la condition féminine évoquée par l'affiche, rappelle plutôt les débuts du siècle dernier, elle n'en illustre pas moins les rapports de domination et de soumission qui régissent toujours nos soi-disant modèles économiques et sociaux. Redonnant à la fable sa portée universelle, Philippe Honoré a fait le choix d'une double narration.
D'une part, Célestine, l'héroïne de la pièce et du livre, rappelle les moments contrastés d'une existence tourmentée et elle évoque aussi, en les imitant à la perfection, les diverses maîtresses de son maître. Univers de femmes qui s'oppose à celui des protagonistes masculins du récit, incarnés par Philippe Person et confrontés, sous une forme dialoguée, à une Célestine qui le plus souvent mène le bal. Ainsi on redécouvre cette évidence : toute adaptation est une recréation, elle modifie les enjeux, déplace les focales, multiplie les références et revivifie les mythes. En ceci, une fois de plus,
Philippe Person et l'écrivain Philippe Honoré montrent leur habituelle intelligence des textes et leur art de mettre en œuvre des dramaturgies originales et efficaces. Ajoutons à cela une mise en scène inventive où les objets imposent des présences, là encore signifiantes, comme ces bottines qui tournoient sous les projecteurs sur le plateau nu, ostensible objet du désir. Quelques chansons des années soixante-dix situent l'époque, superficielles turlutaines qui contrastent joliment avec l'atmosphère pesante du récit. Une vidéo, tournée sur le bord d'une rivière, comme dans un film de Jean Renoir, ajoute une teinte romantique, illustre les attentes sentimentales encore diffuses de Célestine.
Mais un spectacle théâtral n'est rien sans ses interprètes. Florence Le Corre qui joue avec une juste finesse une Célestine à la fois forte

et fragile, troublante et troublée, dominatrice et soumise, manipulatrice et manipulée. Quant à Philippe Person il est parfait dans les différents rôles de « ces Messieurs » qui semblent à plaisir se caricaturer. Ici se conjugue, dans le souvenir du bonheur de lire, celui de dire et d'écouter. Théâtre oblige !
Yoland Simon.

UNE SAISON AU HAVRE

« Contact »
Compagnie DCA/Philippe Decouflé
Branle-bas de combat sur la scène du Volcan ce 2 octobre 2015: la salle est comble et le public très mélangé. Des enfants, des parents, des anciens. Olé ! C'est la rentrée et Decouflé met le « *Contact* » !

Habitués aux démonstrations spectaculaires et populaires le chorégraphe et sa troupe prennent possession du Volcan et embarquent la salle dans un grand chambardement. Quel joyeux tourbillon !
Les tableaux se succèdent dans un rythme endiablé (même si ils sont parfois de qualité inégale) menés par un Monsieur Loyal désopilant, lointain cousin des Deschiens. Attifé comme personne, pérorant sur scène avec des blagues à la papa, il parade dans sa tenue de scout vieillissant, ses bermudas trop courts, ses fixe-chaussettes hors d'âge et ses croquenots de randonnée. Un autre hurluberlu s'acharne lui aussi à mettre la troupe en valeur en redoublant de maladresse et jouant à fond de son physique « pas facile » (!). C'est le complice des débuts, Christophe Salengro, dégingandé dans ses tenues farfelues, décalé dans sa jupe plissée de dame patronnesse, qui s'applique à rater ses pas de danse, pataud en diable, grotesque même.
Car si la fantaisie domine le spectacle coloré et cadencé, on est séduit par les corps aériens des danseurs et des acrobates de haute volée qui occupent la scène et se déploient en arabesques légères et sensuelles dans des costumes époustouflants.
Decouflé nous livre un show complet : des jeux de lumières spectaculaires, des personnages hybrides, des travestis (homme-femme ou femme-homme ?), une utilisation de la vidéo très réussie, des tableaux surprenants, parfois décadents, et une présence musicale très soignée. Les musiciens sur scène sont toujours un des atouts fabuleux du spectacle vivant.
Mais ce soir-là Nosfell et Pierre Le Bourgeois ont joué sur du velours et électrisé la salle sans aucun problème avec leur partition originale. Et ils ont fait vibrer le public à coup de guitare rock et de violoncelle!
Tout le monde n'a pas aimé bien sûr. Pourtant, on connaît Decouflé et on n'oublie pas qu'il a épaté Albertville en 1992 et les Champs Elysées en 1989. On peut aussi se tromper de spectacle.
Mais ceux qui étaient là, les jeunes surtout, sont sortis joyeux de ce kaléidoscope plein d'énergie et de paillettes.
Ce qui n'est déjà pas si mal en ces temps pas toujours très drôles…Christine Baron-Dejours

Go down, Moses
Romeo Castellucci – Au Volcan, les 8 et 9 octobre 2015
Elle est douce et miséricordieuse la société qui méthodiquement veut réparer et soigner. Mais, entend-elle que peut-être il est moins scandaleux d'abandonner son enfant que de devoir l'abandonner ?
Scène 1. Un plateau lumineux et nu. Silence ouaté, juste rythmé par de légers bruits de pas. Quatre homme et trois femmes, élégants, costumes italiens, robes fleuries et sacs à main. Ils évoluent calmement, comme dans un musée, ils se rassemblent, se séparent. Ici, civilités et harmonie. Ils sortent. Noir.
Stop ! Une machine à broyer, métal éblouissant, au-devant du plateau vide, se met en marche dans un vacarme insupportable.
Scène 2. Une femme, à l'étroit dans des toilettes publiques, gémit, se tord de douleur, tente d'effacer une mare de sang qu'elle étale sans pouvoir la faire disparaître. Elle s'effondre, on ne sait si on assiste à un avortement ou une naissance.
Stop ! Un flash : à peine le temps de voir une benne à ordure d'où s'échappent les pleurs d'un nouveau-né.
Scène 3. Un commissariat. La femme est prostrée dans une couverture. On l'entoure, la rassure. L'inspecteur l'interroge avec une grande douceur : « Où est l'enfant ? » Il hausse la voix, mais c'est juste pour l'aider à se libérer. Libérer sa conscience. Mais elle ignore la contrition, elle se tait. Et quand elle

parle, c'est pour dire que son enfant, Moïse, va nous sauver. Va soulager le monde qui ne sait pas. Qui ne sait pas quoi ? Qui ne sait pas.
Scène 4. On s'occupe bien de la femme. On veut la soigner et peut être comprendre ce qu'elle a dans la tête. On la fait entrer dans un scanner, dans une grotte.
Scène 5. La grotte. … et fracas.
Le monde est une grotte sombre pour ceux qui n'ont pas les armes et les moyens d'y vivre. Ils ne peuvent que pousser un cri.
Et ce cri, Castellucci le fait entendre. Ce vacarme assourdissant, insoutenable qui envahit le théâtre, c'est celui de la souffrance. Castellucci nous bouscule, nous malmène. Oui. Il agresse nos oreilles, nos sens, notre corps, pour exprimer une douleur telle que les mots ne la traduisent pas. Il nous rend témoin d'un appel au secours, qui, si on pouvait l'entendre, serait un vrombissement permanent. Quand il expose la détresse d'une femme terrorisée par l'idée de donner le jour à un enfant qu'elle ne peut pas élever, il le fait sans détour, avec cruauté. Sans doute parce que montrer une souffrance qui dure depuis des millénaires, ne peut pas se faire en édulcorant la scène ou en la suggérant.
Des chants célestes s'élèvent au-dessus du vacarme de la désolation et semblent promettre quelque chose ? Quoi ? La compassion ? La résignation ? A qui ? A ceux qui ne comprennent pas la détresse des affligés ? Aux affligés qui ne connaissent pas de règles pour pouvoir se défaire de leur détresse ? Ces voix de séraphins qui surplombent le chaos, ne sont-elles que le leurre offert au désespoir ?
L'annonce de quelque chose qui n'arrivera pas,
la foi en un royaume immatériel et fuyant. Ainsi, les hommes impuissants, réparent comme ils peuvent, ils soignent, inventent l'espoir, créent des rites.
Catherine Désormière

La solitude du spectateur
A priori on n'est pas contre. On n'a pas d'hostilité. Ni de préjugés. Pas de réelle attente malgré une présentation élogieuse. (Entre nous, ces textes sont des pièges dont on devrait se méfier comme les guêpes des appâts sucrés.). Le titre *Tombouctou, déjà vu,* suscite en nous quelque imaginaire, de lointain plus fantasmé que réel, d'un exotisme. On est curieux.

Qu'est-ce qui fait qu'un spectacle nous laisse étranger, et même nous repousse ? Expérience étrange d'un spectacle qui vous dévitalise, qui aspire votre énergie au lieu de vous nourrir.
C'est ce qui s'est passé mardi 3 novembre au Volcan avec *Tombouctou, déjà vu* d'Emmanuelle Vo-Dinh.
Yannick Butel parle de « l'enjeu de dépasser les limites : celles liées aux attentes des spectateurs » (sic). Nous savons que parfois nos curiosités sont timides, mais en réalité, la distorsion entre le propos, ambitieux, et le résultat est trop grande.
Une scénographie évoquant Dogville de Lars Von Trier, d'après E. Vo-Dinh ? A Dieu ne plaise ! On devine parfois l'existence et la volonté d'une petite communauté, refermée sur elle-même, excluant le tiers, provoquant son isolement ou sa vindicte. Mais rien ne trouve la dimension mystique de la réflexion du cinéaste. Les danseurs à la table, au commencement, que les gestes lient ? Si la scène invite à suivre cette notion de cercle, tout est ensuite parasité par des répétitions stériles, des éléments exogènes : le texte, qui se révèle inutilement abscons parce que non éclairé par la chorégraphie, les jeux, les sons, l'errance d'êtres falots sur le plateau…

A jauger le vocabulaire superlatif décrivant le projet, on comprend que la réalisation exige une envergure qui s'avèrera faire défaut : « *Il s'agit de montrer une communauté fusionnelle, qui s'aliène à travers des consignes. A l'intérieur de cette aliénation, comment trouver un espace de liberté, comment trouver sa place au sein de la communauté ? Des notions de pouvoir et d'humiliation entrent en jeu, et la noirceur de notre nature humaine est davantage regardée que la beauté du monde !* »
Il est question de danse ! Dans ce décor vide, où sont les corps dansants ? Comment travaillent-ils l'espace ? Les vides et les

pleins ? Le groupe et la solitude ? Les mouvements d'ensemble porteurs de sens (sans même parler de l'invention de gestes inouïs, qui nous surprennent et nous touchent) ?
On attend en vain une émotion, ressentie par les danseurs ou née chez le spectateur.
On se prend à penser à Christian Rizzo qui dans *D'après une histoire vraie*, se confronte également à une communauté, à l'accueil et au rejet. Avec quelle intelligence !
« Ce qui m'intéresse, c'est que les petits jeux cruels amènent les corps dans des états et vers des émotions extrêmes » déclare la chorégraphe.
Hélas ! Dans ce « Tombouctou déjà vu », au titre dont on ne perçoit pas la pertinence, trop de petitesse, trop peu de générosité, et nous voilà excédés, « extrêmement » déçus, rejetés comme des tiers, vidés.
Isabelle Royer

Ah oui, la révolution est théâtrale !
Comme on est loin de la sécheresse des livres d'histoire gonflés de dates : 1789, 5 mai, 17 juin, 9 juillet, 14 juillet, 4 août, 6 octobre… Des déclarations, des faits, des compromis. Et entre ces dates, le soulèvement et la ferveur de ceux qui franchissent un obstacle qu'ils n'auraient pas imaginé si la nécessité ne les y avait poussés.

C'est à une fracture, douloureuse, en effondrements et rebonds que nous convie Joël Pommerat, le 11 décembre. Comment subjuguer toute la salle d'un théâtre ? Comment la faire frémir, immergée lui semble-t-il dans l'Histoire ? Eh bien, en faisant la Révolution !

En recréant un bouillonnement lointain et qui nous paraît finalement si familier, en surprenant le public qui physiquement prend conscience que c'est ici que sa propre histoire se joue sous ses yeux. Car tout est là, vivant, contradictoire, déterminé, pusillanime, versatile, opportuniste, inconstant, valeureux et têtu. Humain. Joël Pommerat, hors de toute théorie, nous rappelle que nous sommes faits de ce qui se passe sur la scène. Nous sommes, qu'on le veuille ou non, marqués par cette cassure, nous faisons partie d'un après. Nous le savions, or, savoir n'est pas vibrer avec une trentaine de comédiens. Savoir est une connaissance des faits, une réflexion froide.
Les comédiens, parlons-en : extraordinaires d'ardeur et de vérité parfois jusqu'à l'incandescence. Il y a dans cette représentation, une grande générosité et, il faut le dire, un humour à petites doses qui nous rappelle que dans les moments les plus graves, surgit toujours l'étincelle de la liberté d'esprit.

« Ça ira, oui, ça ira… » dit Louis XVI, à la fin, à peine convaincu par ses propos - et s'il savait ! - toujours dans un entre-deux, vacillant entre ce qu'il est ou peut-être n'est pas, ne le sachant pas trop et l'affirmant pourtant : « Je suis le roi ! ». Il répète, semble-t-il, ce qu'on lui dit depuis qu'il est né « Tu seras, tu es roi … » mais le croit-il lui-même, prenant des décisions de roi ? Certes, on a pitié de lui, on ne lui en veut pas, nous, du haut de notre XXIème siècle, et pourtant avec une certaine cruauté, on se dit que, bientôt, de ce *Ça ira (1) la fin de Louis*, il y aura forcément *Ça ira (2)* et… oui, on ira.
Catherine Désormière

Un passé montré au présent…
Ça ira (1) *Fin de Louis*, de Joël Pommerat et de la compagnie Louis Brouillard.

Le passé se perd dans les siècles, il est loin. Son héritage est affaibli.
Qui pense encore que des millénaires de royauté plus ou moins divine ont créé chez le peuple l'attachement d'un enfant à un père ? Qui se remémore la devise de Louis XIV, « un seul roi, une seule loi, une seule foi » ? Qu'est-ce qu'une révolution ?

Ici c'est la réunion des Etats généraux, fondant dans la douleur, à force de disputes et d'empoignades, les idées majeures de la démocratie.
Comment mettre au jour les bouleversements de la Révolution pour l'Occident ?

C'est une gageure. Car il ne s'agit pas de monter une reconstitution plus ou moins historique qui dispenserait des connaissances. Joël Pommerat veut *rendre sensible* le cataclysme qu'est toute révolution.

Cohérent et vivant, le dispositif rompt la séparation scène et salle, comme Ariane Mnouchkine l'avait fait en 1970 avec son *1789.* Le public pris à parti avec les comédiens qui y sont disséminés, devient Le peuple : nous inventons ensemble la déclaration des Droits de l'homme, l'Assemblée nationale et ses représentants du peuple élus.
Et cet enfantement se fait dans la fureur : tu peux te voir dans les débats, comment tu harangues, comment tu t'opposes, comment tu es pris par l'émotion, comment tu retournes ta veste !
Au loin en arrière-plan, les bruits des fusils et des canons, les échos des marches et des massacres, la famine, les émeutes, les exécutions expéditives…

Au cours de ces journées nait une figure essentielle de nos sociétés : l'individu. Libre, égal à tous, fraternel. L'ordre est subverti, la hiérarchie est renversée. Les personnages ce sont *les idées*. La « révolution » est de celles qui éclatent encore, pour des peuples ou des personnes. L'histoire de la libération d'un sujet qui se met à penser par lui-même.

On ne s'étonne donc pas de la présence dans l'assemblée des Etats Généraux, de femmes, de noirs, d'un ministre dépassé, d'un opportuniste Monsieur Gigart, d'une radicale Madame Lefranc, d'une aristocrate arrogante ironisant sans qu'on puisse stopper son délire réactionnaire.
Seul le roi, *Louis,* est reconnaissable, figure double : son arrivée sous les projecteurs est celle d'une star adulée par ses fans, son corps est caressé comme une idole consolatrice par une femme du peuple, mais ses doutes, sa pusillanimité sont ceux d'un homme mortel, faible. On pense à l'ouvrage d'Ernst Kantorowicz, « Les deux corps du roi ». Les brèves interventions de la reine suscitent le rire.

Et c'est bien la grâce de ce spectacle : nous revivons les déchirements de l'assemblée, traversée d'idées et de discours inouïs, dans un pays affamé, profondément inégalitaire, poussé à bout, et parfois nous rions.
Nous rions à cause de l'humour de certaines scènes mais aussi de connivence - car les figures et les situations de la révolution nous sont familières - et d'identification : on croit reconnaitre des parallélismes économiques, politiques, sociaux entre les époques.

En fait, ce spectacle s'adresse à chacun de nous. Citoyen qui a peut-être oublié sa naissance et son histoire. Individu qui invente tous les jours sa liberté hors de son aliénation à un Maître.
Isabelle Royer

Bit, danse et transe
Le 19 janvier, Le Volcan, en coréalisation avec Le Phare, présentait Bit, chorégraphie de Maguy Marin.
Une scénographie dépouillée : sept praticables inclinés. Un plateau occupé par six danseurs : trois hommes, trois femmes.

Rythme binaire. Tout commençait bien, à la manière d'une comptine ou d'un poème pour enfants, une ronde, une ribambelle. On s'y donne la main, confiant, en goûtant le plaisir qu'apporte le corps dansant.
Dans la reconnaissance de l'autre.
Et cela dure, un pas en avant, deux pas en arrière, comme si l'impatience devait irrémédiablement surgir. Et c'est ce qui arrive.
L'innocence et le jeu laissent la place à d'autres expériences.
Pulsation obsédante. Parfois jusqu'à l'insupportable. Les rondes deviennent copulation, d'obscures manœuvres se déroulent entre cérémonies de soumission et affrontements, les forts contre le faible, l'homme contre l'homme, face à face,

s'opposant en glissements successifs, une fois dominant, une fois dominé. D'instant en instant, c'est la frénésie qui gagne, accompagnée d'un fracas sonore qui cogne de plus en plus vite…
Quand la tension retombe, c'est comme un déni, et la plongée dans le divertissement. La ronde se reforme sous les oripeaux d'une soirée mondaine. Les robes des femmes brillent, leurs talons aiguilles magnifient leur silhouette. Et l'on danse, on danse, jusqu'à l'hystérie, jusqu'à l'oubli, jusqu'à la chute. C'est la fin. On vivait, on est mort. Le sort de l'homme est là : d'un côté l'autre, vivant ou mort.
De cette très sombre représentation de l'existence, on pensera qu'elle est, soit désespérée, soit très simplement manichéenne. Vacillant entre plaisir ingénu et cauchemar dépressif. C'est une vision qui appartient à son auteur, où la noire fatalité l'emporte sur toute lumière. Les trois Parques qui apparaissent furtivement au milieu des danseurs en sont le symbole.
Catherine Désormière

La vie malgré tout
J'ai revu avec émotion BIT de Maguy Marin, au Volcan, proposé par Le Phare d'Emmanuelle Vo Dinh, le 19 janvier 2016. La farandole, c'est le souvenir têtu qui m'est resté de ma première vision de BIT à Paris.

Cette danse populaire, proche aussi du « sirtaki », que les membres déroulent sous forme de branle en chaîne, pratiquée, dit-on, au cours de toutes les réjouissances populaires, s'enroule, disparait, réapparait, gravit les plans inclinés d'un décor encombrant. Entre eux on se glisse, se dissimule, il faut les parcourir sans se rompre le cou, en vêtements simples ou de fête. La farandole, un entrelacement d'êtres en train de danser, avance avec un naturel et une fluidité enviables, dus sans doute à un travail répété.

Certains citent Dante dans « Le purgatoire » de « La divine comédie » : *Cette montagne est telle qu'elle est toujours rude pour commencer ; mais plus on monte, et moindre est la fatigue. »*

Le titre – BIT, beat - traduit « le rythme binaire » du langage informatique, mais aussi « la cadence », celle de la composition musicale également.

Quoiqu'il arrive, de noir, de cruel, de terrible, de barbare, le groupe se reforme, serpente, reprend avec ténacité, presqu'avec indifférence, le rythme de vie qui est celui de cette ronde. C'est parfois une danse macabre. Dante encore dans « L'enfer ». *« Laissez toute espérance en entrant dans l'Enfer* ! » *Au sommet d'une porte en sombres Caractères Je vis gravés ces mots Chargés de noirs.*
Evocations d'orgies - le glissement des corps dénudés sur le plan couvert d'une étoffe rouge est d'une grande douceur, on ne sait plus si le sexe ou la mort réunit ces corps alanguis - visions (trop) crues de viols, de morts profanés, messes noires, pluie d'or, amplifiées par la musique de Charlie Aubry, minimaliste, lancinante, qui lance aussi des bruits de guerre, des pulsations des horreurs dont toutes les époques sont, hélas, coutumières. Les scènes sont picturales, on pense souvent au Moyen-Age, à Brueghel l'ancien, Jérôme Bosch, Memling…

Pour certains spectateurs, c'est insupportable. Il est vrai que la chorégraphe, dans sa peinture radicale des êtres humains, ne craint pas l'expressionnisme. Je vois dans BIT la condition humaine, sans romantisme, sur le fil du temps, le temps court de la vie et celui de l'histoire. L'humanité est menée par le bout du nez, entre la mort et ses pulsions de vie.

La vie malgré tout. Jusqu'à la dernière image, celle d'un saut dans le vide, comme on se jette dans la mort. C'est beau et c'est terrible. Cut.
Isabelle Royer

Pieter Brueghel II (Peasant wedding dance).

« Je fais le mal, et je suis le premier à brailler »

Restée sur la très bonne impression laissée par le spectacle de 18H « Henri VI » en juin dernier, c'est avec une grande curiosité que je m'apprête à découvrir le dernier épisode de la saga écrite par Shakespeare autour de la guerre des Deux Roses, mise en scène de Thomas Jolly au Théâtre de l'Odéon.
Très bien placée, au troisième rang d'orchestre, je découvre un plateau très sombre, atmosphère crépusculaire, acteurs vêtus de noir.

La pièce « Richard III » est beaucoup plus « psychologique » que Henry VI, les motivations de
Richard dans sa quête du pouvoir à n'importe quel prix nous étant dévoilées par le personnage lui-même en permanence.
« Je fais le mal, et je suis le premier à brailler. Les méfaits que j'accomplis en secret, je les rejette, comme autant de charges accablantes, sur d'autres.....Et ainsi, j'habille ma vilenie toute nue avec de vieux versets volés au livre sacré, et j'ai l'air d'un saint, quand je fais au mieux le diable » Acte I scène 3. Comme si Richard, joué par Thomas JOLLY lui-même, dans une jubilation évidente, était parfaitement conscient de ses actes et suivait un destin tout tracé pour lui: faire le mal, tuer, trahir, violer etc…

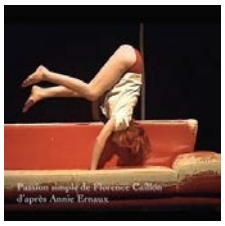
Or cette incarnation du mal, l'acteur la représente admirablement, avec une grande séduction, allant jusqu'à se faire applaudir pas la salle, alors qu'il chante: « I AM A MONSTER»

Astuce maline: dans la pièce, Richard est décrit comme un être difforme, bossu, disgracieux; Richard ici est affublé d'un amas de plumes fixé sur son dos, sa claudication est renforcé par des sangles entourant une de ses jambes et au bout de son bras atrophié sont fixées des griffes.
Ces éléments font apparaître le caractère animal de Richard constamment traité dans la pièce de chien sanguinaire, de sanglier, de monstrueuse araignée etc…

Autour de lui se débattent les autres personnages, joués par les acteurs déjà vus dans la pièce précédente. Les quatre rôles féminins sont peut-être les moins bien servis dans cette version de la pièce: la Reine Marguerite, la Reine Elisabeth, la duchesse d'York (mère de Richard) et Lady Anne. Elles crient beaucoup, sont constamment en colère, et ne paraissent jamais à leur avantage, même Anne, la plus victime de toutes... Tout se passe comme si T.Jolly s'était réservé toute la part de féminité de la pièce avec son physique d'elfe gracile et ses tenues chatoyantes.
On a beaucoup parlé de la scène avec sa mère où il parait curieusement silencieux face à cette femme qui ne lui exprime que sa haine féroce de ce fils qu'elle regrette d'avoir engendré...
Une clef (peut-être un peu trop facile) pour expliquer la noirceur de l'âme de Richard dans laquelle n'entre pas une once de culpabilité?
Comme dans toute histoire où la description du Mal absolu est sans concession, on se demande : pourquoi la rébellion est-elle si longue à s'organiser? Et pourquoi tant de victimes, y compris des enfants, avant que le tyran ne soit abattu?
Enfin, j'ai été sensible à la beauté de la scénographie et de la lumière, notamment ces magnifiques portraits en couleur qui

descendent des cintres nous rappelant la généalogie de cette tragédie...
Christine Labourdette

Passion simple, spectacle de Florence Caillon, L'Eolienne / Annie Ernaux
C'était au Volcan, Le Havre, les 19 et 20 mai



Comment accompagner un texte dit par une voix off et en faire un spectacle ? Poser un divan rouge fatigué sur un plateau noir et faire entrer en scène, successivement, trois femmes.

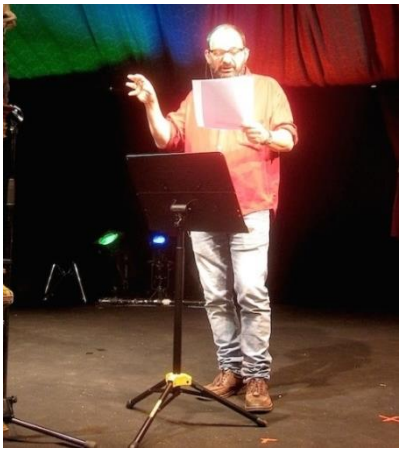
« Passion simple », d'Annie Ernaux, est la litanie d'occupations sans grand intérêt s'il n'y avait au coeur de ces jours qui s'étirent sur plusieurs mois, l'attente brûlante et infinie d'une femme qui ne pense qu'à un homme. Il va venir, il ne viendra peut-être pas, il est venu, reparti, reviendra, mais quand ? Jusqu'à quand ? C'est un monologue sur un temps dilaté et suspendu.

Florence Caillon, par sa propre écriture dans l'espace, ne redouble pas le texte d'Annie Ernaux, elle n'illustre pas la description précise d'activités mécaniques destinées à nier le temps, elle choisit et inscrit le sens charnel qui est le seul axe du récit, son seul objet : le corps. Elle convoque tout ce que le corps montre dans la vacuité de l'attente, dans la fièvre du désir, dans l'égarement, dans la douleur. Elle décrit à sa façon aérienne, comment le corps est envahi et soumis à quelque chose d'indéfinissable et d'incontrôlable parce que trop grand, trop proche de la folie et qui au regard des autres est une aberration. On a donné à cet état, un mot aussi vague et inatteignable que ses effets : la passion. Trois femmes se succèdent sur la scène, trois corps qui expriment la soumission à ce qui ne peut être réprimé: la frénésie, l'abattement, la douleur, l'éclair de la folie. Chacune de ces danseuses acrobates, avec talent, apporte à tour de rôle, la grâce, l'énergie, la mise en danger et un cri.

Et par un étonnant retournement, la voix de Florence Caillon, d'une grande douceur, presque blanche, en retrait, semble seulement accompagner ce que l'on voit sur scène alors qu'elle en dispense le fil qui tient l'ensemble en équilibre.
Catherine Désormière

LECTURES

***Au festival Le goût des autres* 23 janvier**
Christophe Claro a lu pour nous son texte sur L'amitié.



Il a l'air d'un mauvais garçon - d'ailleurs il l'est : lisez "L'obscène émoi" N° 6 de la revue Inculte - mais Claro est surtout celui qui jongle avec la littérature, qui l'écrit, qui la traduit. Homère, Proust, Genet et les autres, il les connaît comme pas un.

Samedi, il en a apporté la preuve en nous parlant de l'amitié. Oh non, rien de sucré, rien de ronflant. Seulement la démonstration délectable et cynique que l'ami "statue et peluche", n'est rien qu'une sorte de meilleur ennemi.

MUSIQUE

Au Tetris, des spécialistes de la chanson (formation, diffusion, défense de la langue française, commercialisation) ont débattu de la langue française dans les musiques actuelles, autour de Franck Testaert, directeur du Tetris, Christine Baron et Eric Charnay, administrateurs de l'association MCH. Et les artistes invités, Gilles Adam, Ladea,

Magness, Loulette, Erico, Marie-Ange Cousin, ont prouvé s'il était besoin par leur slam, leur rap, leur chanson, que le français était émouvant ou drôle, rythmé et pertinent !
Je chante le feu
Je chante les cendres
Je chante des mariages d'enfants
Et des civils massacrés
Notre amour pour le dollar
Et l'être humain qui passe après
Je chante pour que nos pères soient rois
Et que nos mères soient reines
Ma solitude dans ses draps froids
Et le sourire du p'tit Warren
Je chante la façon dont on s'est perdu
Avec ou sans boussole
Je chante comme on demande pardon
Et de la misère à même le sol…. Ladea, musicienne, rappeuse (extrait)
Le 17 mars, nous avons suivi le concert revigorant des québécois, lauréats du 46ème Festival International de la chanson de Granby, invités par Franck Testaert : un régal !
Michel Robichaud, avec son album intitulé « Beau Mystère ». Textes soignés, pop folk innovante. Il s'inscrit dans une tradition folk québécoise, mêlant instrumentation cajun à un folk francophone. Ce mélange de musique country proche du cajun et pop efficace est réjouissant.
Bon débarras, groupe de musique folk qui s'inspire de la mémoire de l'Amérique francophone. Sur scène, alternent guitares, banjo, violon, planche à laver et harmonica sur des airs énergiques et enthousiasmants, accentués de podorythmie, de gigue et de percussions corporelles. Le rap intitulé « Le temps passe » est une merveille !

« Au port du Havre sont arrivés… »
Une création originale du compositeur Arnaud Boukhitine, grâce à l'Amicale des Orchestres d'Harmonie
L'Amicale des Orchestres d'Harmonie de la Ville du Havre, fête avec éclat ses 40 ans. Les quatre orchestres au sein du conservatoire Arthur Honegger (270 élèves et professionnels de 8 à 78 ans !) sont dirigés par Claude Lherminier pour les orchestres minime et cadet, Annick Villanueva pour les orchestres junior et orchestre de la ville du Havre. La dynamique des membres de l'association lui permet de réaliser des échanges en France et à l'étranger, de participer à des concours ou d'en organiser, d'être à l'initiative du festival « Musiciens en Herbe », et de passer des commandes à des compositeurs : Henri Loche (« *Naissance* »), Alain Crépin (« *Tramway* »), et en 2016, Arnaud Boukhitine (« *Au port du Havre sont arrivés…* »)…
Le 12 juin 2016 dans les locaux du comité d'entreprise de Dresser-Rand, les quelque 250 musiciens des quatre orchestres d'harmonie interprétent cette nouvelle création.
Elle est composée de cinq mouvements. Le premier est interprété par l'orchestre d'harmonie minime, le second par l'orchestre d'harmonie cadet, le troisième par l'orchestre d'harmonie junior, le quatrième par l'orchestre d'harmonie de la ville du Havre. Le cinquième, mouvement final par l'ensemble des quatre orchestres.
Arnaud Boukhitine n'en est pas à son coup d'essai. Professeur de tuba au conservatoire national supérieur de musique de Lyon et au conservatoire à rayonnement régional de Boulogne-Billancourt, il est l'auteur de nombreuses œuvres originales depuis sa première en 2005, « *Une divine Tragédie* », qui associait film, théâtre et neuf musiciens de l'Ensemble Inter-contemporain...
Eric Charnay

TABLES RONDES

Des séries et des femmes
Colloque / Le Havre 18 et 19 novembre 2015
Les temps changent ! Les murs du cinéma « Le Studio », habitués aux débats sérieux de cinéphiles éclairés ont été surpris ce matin-là d'entendre circuler des gros mots rarement prononcés ici : télévision et séries.

Des mots tabous souvent mal vus. Surprise renforcée quand l'écran a dévoilé les premières images de la saison 1 de la série culte : « *Urgences* » ! Extase des fans qui retrouvaient 20 ans après leurs héros du

dimanche soir : le craquant John Carter, jeune étudiant accueilli par le Dr Benton sans pitié pour le bizuth sous le regard velouté du Dr Ross (comme il était jeune George Clooney !) et de l'espiègle Carol Hathaway. Nous revenaient alors 15 années de plaisir à suivre les aventures palpitantes des héros du Cook County Hospital (1994-2009).
Quel vent soufflait donc sur le Studio ce troisième jeudi de novembre ? Un avant-goût du Beaujolais nouveau ? C'est que les deux invités de la première table ronde (Caroline Veunac et Pierre Serisier, journalistes) s'entretenaient avec Carole Desbarats sur la place des séries dans le monde des images. Donc de leur place à la télévision.
Avec beaucoup de finesse et d'enthousiasme Carole Desbarats a permis aux deux intervenants passionnés de partager avec nous leur connaissance impressionnante du sujet et leur amour pour les séries.

Il a fallu d'abord rappeler quelques dates et raviver nos souvenirs. Si les séries occupent tant de place à la télévision aujourd'hui elles le doivent à « *Dallas* », l'ancêtre et surtout à « *Urgences* » qui a révolutionné le genre en 1994 et tenu en haleine pendant 15 ans ses aficionados en proposant la première série chorale. Les destins des héros se mêlent et se tissent au fil des années dans un lieu unique tout à fait innovant, les urgences d'un hôpital. Pari audacieux car le téléspectateur, habitué aux flics et aux commissariats découvre un métier peu connu et un jargon professionnel qui renforce l'effet de réel. Les images très fortes complètent le scénario et les dialogues et y ajoutent du sens mais c'est surtout la façon de filmer qui change tout et qui impulse le rythme au récit. La caméra accompagne les personnages en mouvement permanent, ils marchent et parlent en même temps. Pas de temps mort ! On ne lâche plus l'écran car tout fait sens. Et surtout, on ne lâche plus la série ! Pendant 15 ans quand même… Car une série réussie engendre l'addiction absolue et commande un enchaînement rapide des saisons sous peine d'abandon des fidèles! Bien d'autres séries ont su depuis captiver leurs publics.

Curieusement ce succès indéniable et mérité n'intéresse que les fans pourtant très nombreux. Contrairement au cinéma ou à la littérature abondamment commentés et relayés il n'existe pas ou trop peu d'analyse ou de presse spécifique pour les séries. Pas d'émission ou de rendez-vous culturel. Pas d'articles dans les magazines féminins. Pourtant elles attirent d'excellents réalisateurs, des scénaristes et des comédiens de talent qui ont vite saisi un potentiel créatif plus innovant parfois que le cinéma. Ainsi « *Cannabis* »la prochaine série proposée par Arte , sujet de la deuxième table ronde, réunit autour de la productrice Tonie Marshall la réalisatrice Lucie Borleteau et sa coscénariste Virgine Brac remarquées dans le superbe « *Fidelio* » (95mn sorti en 2014). Et quelques universitaires avisés exploitent depuis longtemps ce terrain fertile et passionnant.
C'est que la France a un problème avec la télévision. Dénigrée par beaucoup, accusée de tous les maux, jugée abêtissante voire dangereuse par certains, elle est mal vue dans le monde de la culture. On se passionne pour la production littéraire en oubliant que de nombreux rossignols finiront rapidement au pilon. Pourquoi alors ne pas accorder le même crédit aux productions télévisuelles ? On y trouve de très bonnes choses, il suffit de chercher. On peut trouver du sens dans toutes les formes de culture mais on est trop sévère avec la fiction française qui produit pourtant de vraies réussites. Les séries danoises nous ont fait découvrir des histoires exigeantes et osées. Même chose avec les productions de la BBC. Même si la TV française a parfois confondu « série » et « film de télévision » (Julie Lescaut) il faut avouer qu'elle réussit de plus en plus souvent à être à la fois populaire et ambitieuse. C'est la mission très noble du service public.
Chaque chaîne apporte une réponse différente selon son public en restant fidèle à sa ligne éditoriale et en proposant de belles réussites : « *Les Témoins* », « *Dix pour cent*» sur France 2, « *Un village français* » sur France 3. Et la BBC a même diffusé la célèbre série de Canal + « *Engrenages* » après avoir boudé la France pendant 20 ans

(depuis « *Belle et Sébastien* » !). Mais c'est surtout Arte qui réussit brillamment, malgré des moyens modestes, en misant sur l'intelligence de son public. Un public exigeant qui a plébiscité l'excellente série « *Ainsi soient-ils* » (même si les 8 épisodes de l'ultime saison ont été diffusés n'importe comment en 3 soirées indigestes) et qui espère beaucoup du démarrage de « *Occupied* » créé par deux scénaristes norvégiens sur un scénario de Jo Nesbo, un des maîtres du polar scandinave (épisode 1/10 le 19 novembre 2015).

La deuxième table ronde s'est intéressée à la fabrication de « Cannabis » actuellement en

tournage pour Arte et annoncé pour 2016. Les deux invitées, Clara Bourreau scénariste et Isabelle Huige, productrice de la série pour Arte, guidées par les questions dynamiques et perspicaces de Carole Desbarats, ont dévoilé les arcanes de la conception de la saison 1 (6 épisodes de 52 minutes) et leur travail au sein de leur chaîne. Ce projet illustre parfaitement la spécificité du monde sériel. Arte attire des talents reconnus sur « grand écran » (Lucie Borleteau, Virginie Brac) et respecte sa ligne éditoriale (ouverture sur l'Europe en tournant en Espagne en V.O.) et en adoptant un point de vue d'auteur fort, un regard singulier et un univers visuel différent sur un sujet populaire, le trafic de cannabis entre le Maroc et la France via l'Espagne. Sans oublier l'aspect financier qui oblige Arte à composer avec un budget serré. Si Arte dispose de 700 000 à 800 000euros par épisode (500 000 mis par Arte plus les régions …) Canal + parle plutôt de un million d'euros pour un épisode d'une série française, multiplié par trois pour une coproduction internationale.
Ces créations souvent méconnues pourraient pourtant fournir un terrain d'échanges très riches entre les professeurs et leurs élèves. Car si les jeunes délaissent les salles de cinéma ils découvrent ailleurs les œuvres de talentueux réalisateurs, ignorées voire boudées par leurs enseignants. Comme si il y avait à l'école un art plus noble qu'un autre ? Non fort heureusement ! Il n'y a pas de hiérarchie et l'usage de la télévision ne rend pas forcément idiot. Au contraire car Caroline Veunac l'a avoué : elle a adoré regarder les séries qu'elle évoque avec plaisir : « *Starsky et Hutch* », « *L'Homme qui valait trois milliards* », « *Angela, 15 ans* », « *Le Prisonnier* »…
Alors, tous à nos télés !
Et à nous « *Engrenages », « Les Soprano », « P'tit Quinquin », « Borgen* » et « *Ainsi soient-ils* » !
Christine Baron-Dejours

« La nécessité de créer »
Un acte nécessaire Dessin quotidien # 1

Le 9 janvier 2016, le Satellite Brindeau, en partenariat avec l'association MCH, a présenté au public le film : Dessin quotidien # 1, de Jérôme le Goff et Frédéric Tran, en parallèle avec l'exposition que chacun avait pu visiter auparavant.
Huit artistes aux personnalités différentes, ont été réunis dans une exposition consacrée au dessin. Dans son film, Jérôme Le Goff engage avec eux une conversation, qui grâce au travail de montage, fait de chaque rencontre un monologue.
A l'amateur d'art, il peut paraître banal de voir une exposition, d'entrer dans une galerie, de découvrir des œuvres. Or, ce qu'on lui donne à regarder, c'est le résultat d'heures infinies de travail, de choix dans l'existence, d'une manière d'être au monde.
Au nom de quoi la création devient-elle quotidienne ?
Pour mieux comprendre ce qui anime un artiste, il suffisait sans doute de lui consacrer une écoute sensible. C'est l'approche du film dans une suite de huit entretiens, où les artistes, dans leur atelier, racontent leur parcours, leurs émotions artistiques et leur pratique du dessin. Et surtout, ils évoquent cette nécessité de créer qui ne les quitte pas,

acte vital, ce que Kafka définit ailleurs comme : « un besoin impérieux ». La clé de ce film est là.
Ils sont cinq femmes et trois hommes. Entre confidence et déclaration, chacun livre une part de ce qui le pousse à se pencher sur une feuille de papier, jour après jour. Peu importe le temps qu'ils y consacrent, ni le moment, ni le lieu. Ils le font, c'est tout. Ce qui les réunit est le geste de la main qui précède le trait.Tous le disent : ils ont « un rapport physique avec le dessin ». Et du minuscule au grand format, quelque chose d'eux-mêmes « passe sur le papier ».
Jérôme Le Goff, interlocuteur discret, en retrait de l'image et du son, permet à chacun d'eux, en confiance, de laisser entrevoir ce qui le conduit à se consacrer à son art. Car la question sous-jacente de ce film est : qu'est-ce qu'un artiste ?
Pour nous, spectateurs, subsiste le mystère de cet élan qui constitue toute une vie. S'adonner à l'art, ainsi, avec opiniâtreté, est-ce « repousser ses limites ? » « Devenir absent à soi-même ? » « Poser une empreinte ? » Chacun, dans ce film, mine de rien, apporte des réponses. Et nous spectateur, pouvons ainsi partir avec un éclat, un début de réflexion : celui qui dessine est un « corps pensant, traçant ».
Catherine Désormière

Grande Conversation MCH/La Manicle
Invités : Danièle Gutmann professeur, d'Histoire de l'Art, Bruno Delarue, galeriste, Yann Leharanger, artiste.

Longue soirée au Satellite Brindeau ce samedi 9 janvier 2016 : exposition, film, débat… la nécessité de créer le valait bien !
On voulait en savoir plus sur ces huit artistes exposés sur place : le film de Jérôme Le Goff et Frédéric Tran (« *Dessin Quotidien #1* ») a apporté des réponses à travers leur portrait où ils se livraient sur leurs parcours, leurs influences, leurs cheminements et leurs engagements. On était alors prêt pour la Grande Conversation !
Les questions ont fusé, les témoignages se sont croisés, les avis ont divergé vivement parfois. C'est que le sujet était délicat : artiste, création, bon goût, mauvais goût, marché de l'art ? L'assistance a exploré ces nombreux chemins semés d'embûches.

Qu'est-ce que créer ? Un besoin impérieux de sortir de soi, de ne plus exister, de s'extraire du réel. Mais alors, comment concilier création et subsistance ? Comment peut-on oublier le quotidien et ses contraintes financières ? Créer c'est aussi répondre au désir puissant d'être reconnu, encouragé tout en s'exposant à la critique de tous. Et pourquoi abandonne-t-on en grandissant ce merveilleux plaisir de dessiner qui enchante l'enfance ? Est-ce parce que le dessin enseigné et noté à l'école perd sa magie et devient un travail à faire comme un autre ? C'est donc l'enseignement qui éloigne de l'art ? C'est bien une des préoccupations des professeurs d'Ecole d'Art qui réfléchissent aux contenus à donner aux jeunes gens qui veulent devenir des artistes quand on sait que moins de 5% d'entre eux y parviendront.
Ce soir au Satellite beaucoup sont d'accord avec les témoins du film qui affirment qu'il ne peut y avoir de création sans travail (et même beaucoup de travail !) et sans maîtrise des outils et des techniques. Les apprendre, les digérer, s'en détacher aussi c'est peut-être ça être un artiste : se forger ses propres méthodes et les inventer.

Pourtant tout n'est pas bon dans la création. Toutes les créations ne sont pas des œuvres d'art loin s'en faut car l'art va bien au-delà d'un ego qui s'exprime. Il ne faut pas confondre « faiseur » et artiste car l'artiste vise très haut, vers ce qui va donner du sens à sa vie. A la nôtre aussi. Il cherche à vivre plus fort que sa vie. __Une certaine forme d'immortalité ?
Le problème aujourd'hui c'est que l'époque survalorise l'image de l'artiste et beaucoup s'égarent dans des impasses et échouent. Victimes parfois de nombreux galeristes qui exploitent les artistes au lieu de les porter. Car un bon galeriste soutient ses artistes et évite qu'ils s'étiolent. Et on touche là à l'honnêteté de chacun. Rien à voir avec le style de chacun. Tous les niveaux de l'art sont bons s'ils sont honnêtes.

Car l'art dicte sa loi et exige une disponibilité d'esprit totale de l'artiste qui peut être dépassé par ce qu'il a créé. Surpris même. Comme il peut surprendre et choquer ceux qui découvrent son travail.

Finalement il faut savoir ce que l'on veut. Plaire, se conformer au goût ambiant, à la mode, à ce que le public a déjà vu, à ce qu'il connaît ? Facile, au risque de s'y perdre et d'être humilié. Ou chercher la Beauté qui peut faire peur, effrayer, inquiéter car elle entraîne vers l'inconnu ? Une autre forme de douleur…
Si personne dans le documentaire de Jérôme n'avait évoqué les souffrances de la création, elles se sont invitées au fil de la Conversation. Souffrance des contraintes que l'artiste s'impose pour avancer, souffrance à concilier création et subsistance économique, souffrance à être perpétuellement soumis au jugement d'autrui… Mais libre ?
Dur chemin…quotidien !
Christine Baron-Dejours

Français ou anglais ? Vous chantez en quelle langue ? Pourquoi ?/ Le Tetris
Table ronde au Tetris, Semaine de la Francophonie
Des mots d'amour, de révolte, beaux ou non, jeux de mots, pluriels, libres…L'auditeur connait l'air des chansons anglaises, mais les textes de sa langue natale. (Stanislas Kazal)
« J'écris à l'oral », dit Grand corps malade.(Christine Baron) Et les artistes invités, Gilles Adam, Ladea, Magness, Loulette, Erico, Marie-Ange Cousin, ponctuent le débat de leur slam, de leur rap, de leur chanson : c'est beau, c'est fort, c'est émouvant.

En fait, il y a plusieurs langues françaises : Antilles, Afrique de l'Ouest, Québec, Acadie, Louisiane, France, selon les géographies, les histoires, les cultures…
Des échanges, oui, entre les artistes francophones de 82 pays mais aussi une responsabilité : le français peut disparaître ! (Eric Charnay) Parfois la langue, c'est un combat, comme au Québec.
Instrument de pouvoir parfois, d'influence en tout cas. Mais la circulation des artistes, d'Afrique par exemple, est tellement compliquée par les problèmes de visas, de transports, d'inégalités…(Régis Sénécal)

Le français est l'une des premières langues véhiculaire, d'échanges : Ebola ? La communication en anglais dans les technologies numériques de l'information provoque un retard catastrophique auprès de populations francophones. Le big data est un des grands défis de l'heure.

Chaque peuple a son vocabulaire, difficilement traduisible : pensons au saudade portugais, au dasein allemand. Sa musicalité aussi. Le français, langue fluide, lyrique, l'anglais, des mots brefs, propres au rythme ? (Gérard Garutti et Jean Lambert-wild pour la traduction de Richard III de Shakespeare). Et les sonorités ? Celles du Nord, celles du Sud…
« La première langue c'est la musique. Après c'est la Tour de Babel » (Alexis Dendeviel)

Et si la langue anglo-saxonne n'était que le reflet de la puissance des USA ? (Jean-Claude Amboise)
Le rock dans les années 60, balaya la chanson française en 6 mois ! Après, des reprises, grâce à un travail d'écriture plus ou moins réussi…La force mélodique des anglo-saxons…Les Beatles ? Ils jouent tous d'un instrument. Au Canada, en Australie, on apprend la musique. (Patrick Rebeke)
Alors ? Chanter en anglais ? Se limiter à l'instrumental ? Mais les troubadours ont joué il y a bien longtemps avec les assonances et les allitérations ! Ils savaient ce que « poésie » veut dire. « Je ne joue d'aucun instrument. J'ai les mots » (Ladea). Et souvent nous, auditeurs, nous n'avons pas les mots…

Les mots ? C'est la passion qui engage, pour la première fois en France, des étudiants au Havre à l'université en master de « Création littéraire » pour maitriser la connaissance de la littérature et la pratique de l'écriture. (Richard Turcey). Les universités américaines ont depuis bien longtemps leurs « ateliers d'écriture créative ». C'est la passion encore qui motive une vingtaine de jeunes à se former aux métiers de la musique et de la scène à l'université Montaigne de Bordeaux (Stanislas Kazal)
Question de langue ? Peut-être pas ! Le problème est aussi celui de l'émergence de la musique (Franck Testaert). Comment faire pour ne pas être un artiste « enterré vivant » hors des systèmes des maisons de disques et des radios aux quotas trompeurs ? Circuits courts, lieux de diffusion alternatifs, activités connexes, modèles associatifs ou coopératifs, réseaux sociaux pour survivre, et trouver un équilibre.
Si les hommes d'affaires font leurs affaires et si l'Etat se désengage, les citoyens se mobilisent.

C'était la première Table ronde organisée par le Tetris en partenariat avec l'association MCH samedi 12 mars à 15h, sur « La langue française dans les musiques actuelles ». Isabelle Royer

Grande conversation MCH / Le Volcan
« Texte en scène »
Présentation de la Grande conversation MCH du 11juin 2016

Pour beaucoup de spectateurs, le théâtre c'est du texte et constitue l'essentiel de leur appréciation d'une représentation théâtrale.
C'est en 2005, à Avignon, que Romeo Castellucci déclarait : « Ce ne sont pas les mots qui m'intéressent au théâtre. Les mots appartiennent au domaine de la littérature. La nature du théâtre n'est pas d'être une branche secondaire de la littérature. C'est l'art de la chair, l'art le plus proche de la vie, c'est l'art le plus dangereux. »

En 2014, un article du journal Le Monde, consacré au Festival d'automne s'intitule : *Dynamiter le théâtre disent-ils,* où de jeunes metteurs en scène disent refuser de se soumettre à un texte établi et d'adopter une conception figée du théâtre. Ils préfèrent la voix du collectif à celle unique de l'auteur, pour laisser la place à un langage plus large, où le texte n'est plus prédominant, apparaissant juste comme un élément parmi d'autres dans la mise en scène, comme la danse, la performance, les arts visuels.
Aujourd'hui Olivier Py s'empare du texte de Shakespeare et le réécrit. Rodrigo Garcia retravaille son texte avec ses comédiens. Stanislas Nordey et Falk Richter, ont travaillé ensemble à *Je suis Fassbinder,* l'un comme l'autre metteur en scène et auteur. Joël Pommerat crée collectivement…
De plus en plus, l'auteur s'effacerait et laisserait la place au collectif, ou bien au seul metteur en scène devenu : « créateur scénique » ou « écrivain de plateau ».

Pour la scène contemporaine, la dénomination « pièce de théâtre » suggère une contrainte, un obstacle à la liberté de création. Ce qui ne veut pas dire que le texte disparaît : il prend d'autres formes, celles de la réécriture, de l'improvisation, de l'adaptation, du découpage, du collage. Parfois lacunaire, suggéré, en creux. Alors, y a-t-il dans cette mutation un effacement progressif du texte dramatique ? Remplacé par l'élaboration d'un langage où se mêlent les mots, les images et les corps ? Un bricolage d'écritures diverses plutôt que travail littéraire ? Ce qui est certain, c'est que le texte n'est plus sacré. Jan Fabre, dès 1979, disait : « Pourquoi cette dictature de la parole ? Le théâtre n'est-il pas un événement physique ? Même parler est une action physique, ce qu'oublient la plupart des acteurs ! » Une action physique, où l'espace a également son rôle à jouer, où la scénographie est liée au langage des corps, s'adresse à l'imaginaire du spectateur et où les arts plastiques ont aussi leur mot à dire : « L'angle d'approche que je choisis est de considérer le théâtre comme un art de l'espace. » Aurélien Bory.
Alors, si le théâtre n'est plus essentiellement littérature, quelle est la place des mots ?

Bien sûr, certains metteurs en scène défendent encore le texte dramatique. Jean-Pierre Vincent évoquant Patrice Chéreau, déclarait il y a quelques mois sur l'antenne de France Culture : « Les jeunes gens ont besoin d'une lumière telle que lui. Sans ça on lâche tout : on fait du collectif, on ne fait plus de mise en scène, on ne fait plus de lecture de texte, on ne fait plus de lien entre le passé, le présent et le futur… Où sont Genet et Koltès ? » Déclaration ambiguë, qui déplorait autant les pratiques de metteurs en scène que l'apparent manque d'auteurs dramatiques contemporains.

Et le public ? Il est troublé, parfois. Nous avons entendu certains spectateurs, s'étonner (se plaindre ?) après le spectacle de Castellucci, *Go down Moses,* du fait que cette pièce ne comportait qu'une scène de dialogue, courte de surcroît. Certains se posaient même la question : « Est-ce du théâtre ? » Le texte, chez ces spectateurs, était indissociable de la scène.
La preuve est apportée aujourd'hui que la création théâtrale, sans mépris du texte, préfère le retravailler, l'adapter, l'inventer sur le plateau, ou bien reprendre la parole de la rue, celle de témoignages. Dans ce bouleversement y a t-il perte ? Ou bien au contraire, est-ce tout un horizon de la création qui se libère pour créer des chefs-d'œuvre ?
Catherine Désormière

***Florence Caillon, auteur, chorégraphe, circassienne, compositeur. Cie l'Eolienne.* Quelques heures avant *Passion simple,* au Volcan, Le Havre.**
Nous nous sommes donné rendez-vous devant l'entrée du Volcan, afin d'organiser sa venue à la *Grande conversation* de la MCH, le 11 juin, au Fitz du Volcan : *Texte en scène*. Florence Caillon arrive souriante et chaleureuse. Dans ce lieu un peu obscur et abandonné à cette heure de la journée, 16H30, nous décidons ensemble d'aller à l'extérieur prendre un café.
Ce soir, ce sera la première représentation de son spectacle : *Passion simple* au Havre. Elle est venue pour y apporter les réglages nécessaires et je suis heureuse qu'elle me consacre une heure d'entretien.
Assises à la terrasse d'un café de l'autre côté de la place, Florence Caillon, en femme pragmatique, me demande qui participera avec elle à cette rencontre de juin. Puis elle m'interroge sur ce qu'est la MCH. Je lui explique comment nous est venue l'idée du thème de cette *Grande conversation,* sujet qui n'est pas neuf mais dont le déclencheur a été le spectacle de Castellucci, *Go down, Moses*. Pour certains spectateurs était-ce du théâtre ? Sans, ou, à peu près sans texte ? Florence Caillon ne l'a pas vu et me demande de lui raconter le spectacle. Si j'étais devant un jury, sûr que je n'aurais pas de médaille.

Comment « raconter » un spectacle de Castellucci ? Le décrire ? Impossible, il y a là trop d'images, d'effets sonores, de troubles et de sensations. Je suis si peu claire qu'elle me demande finalement ce que, moi, j'en ai ressenti… Quand j'ajoute que des spectateurs ont dit n'avoir pas saisi l'objet de ce spectacle, elle répond : « Dans ce cas, c'est qu'il était raté. » A ce moment, je me dis qu'elle fait allusion, sans forcément en avoir conscience, à ses propres créations, dans lesquelles elle s'implique totalement, et pour lesquelles elle souhaite conquérir non pas un certain public, mais tout son public.
Elle me parle d'un spectacle antérieur qui manifestement lui a donné un énorme travail, de recherches, de réflexion, d'élaboration et qu'elle porte encore en elle avec beaucoup de conviction. Le titre : *Iceberg*, où il s'agit de plutôt parler de la partie cachée de l'iceberg que sont les affaires liées à la délinquance financière. Sujet sensible élaboré avec Denis Robert, mais aussi spectacle où se bousculent les codes du théâtre, de la danse, du cirque, utilisant un texte off, la video… Florence Caillon regrette qu'il soit si difficile de trouver un directeur de théâtre qui prenne le risque de programmer un spectacle qui rassemble tant de genres artistiques différents. Et malgré le succès évident qu'il a remporté, on sent qu'elle n'en a pas fini avec lui.

Je pose enfin la question qui concerne ce qui m'a amenée à souhaiter rencontrer Florence Caillon et lui proposer de venir à notre Grande conversation. Il s'agit du spectacle qui sera donné deux fois, le 19 et le 20 mai, au Volcan, *Passion simple,* d'après le livre d'Annie Ernaux. Pourquoi ce texte, sachant qu'il est repris sur scène quasiment in extenso, dit par une voix off ? La réponse est instantanée : précisément à cause de la passion. Florence Caillon est intriguée et attirée par cette idée de passion, par le mystère de toute passion.
Je ne suis pas vraiment étonnée, je ressens chez mon interlocutrice quelque chose de déterminé qui n'est pas loin de la passion.

Le 11 juin, au Fitz du Volcan, elle sera en compagnie de Joseph Danan, auteur dramatique ; Luc Boucris chercheur arts du spectacle ; Marie-Hélène Garnier, metteure en scène, et le public, pour parler du texte dans le théâtre contemporain : *texte en scène*.
Catherine Désormière

La place du texte dans le théâtre contemporain

Samedi 11 juin, au Fitz, le bar du Volcan, avait lieu une nouvelle Grande Conversation organisée par l'association de la Maison de la culture.
Invités : Marie-Hélène Garnier, comédienne, à qui nous devons cette année Le Grand déballage, une « actrice » de terrain. Joseph Danan, auteur d'art dramatique et professeur, Luc Boucris, chercheur en arts de la scène.
D'autres que moi feront certainement le compte rendu complet de cette très intéressante rencontre. Les questions posées méritaient réflexion.
Face à la disparition dans beaucoup de spectacles actuels du nom du dramaturge au profit de celui du metteur en scène, force est de se demander si l'essentiel n'est pas maintenant ailleurs que dans le texte.

Joseph Danan n'en est pas persuadé, pour lui le théâtre sans texte est rarissime mais la scène théâtrale est devenue très complexe et la polémique « théâtre du corps/théâtre du texte » ne recouvre pas totalement cette complexité.

Le texte garde une place, mais quelle place ? Il n'y a plus UN théâtre mais DES théâtres, qui deviennent « un art à deux temps », celui de l'écriture d'une œuvre dramatique et celui de la mise en scène, d'où une grande diversité que la scène contemporaine met en évidence. Celle-ci, grâce à la multiplicité de ses langages (danse, musique, vidéo, cirque…) parvient mieux à rendre compte de la complexité du monde actuel. L'auteur du texte n'est plus forcément l'auteur de la représentation de son texte. Par ailleurs, l'auteur scénique est une « espèce nouvelle », promue déjà par Artaud. Il n'a pas forcément besoin d'un texte dramatique en amont. Voir Castellucci. L'écriture de plateau, le texte écrit de manière collective à partir d'improvisation, sont aussi de nouvelles manières de produire du texte. Voir Pommerat. « On peut faire théâtre de tout », comme disait Vitez, la scène contemporaine est placée sous ce signe-là.

Maire-Hélène Garnier, qui travaille à partir de la parole de gens « anonymes » dans les villes où elle s'installe, parle, elle, d'une écriture directe, une écriture de choc, d'un retour aux origines du théâtre, qui va chercher la poésie et le politique de l'individu, le texte secret, latent, qui dira ce qu'on n'entend pas.
Luc Boucris pose encore d'autres questions. Ce que le spectateur voit alors est-ce du théâtre ou pas ? Tous les théâtres sont-ils attentifs au spectateur et quelle est la place de celui-ci ? Qu'est-ce qui fait œuvre ? Le texte

pollue-t-il le théâtre ? Le metteur en scène peut-il faire ce qu'il veut du texte, jusqu'à le faire disparaître ? Questions que posaient déjà Artaud et Craig au début du 20ème siècle. La modernité proclame son désir de rupture pour pouvoir innover, son droit à faire table rase, pour aller à la racine des choses et rendre compte du monde tel qu'il va.
Visages nouveaux du langage, hybridations, variations, ce n'est pas la mort du texte. Il vit. Mais différemment.

Et moi, dans mon petit coin, je repense à ces 21 pièces de théâtre que j'ai eu l'occasion de lire le mois dernier. Je faisais partie du jury de lecteurs du festival Terres de Paroles. Nous avions six romans à lire et donc 21 textes dramatiques, tous très contemporains (années 2000), signés par de jeunes dramaturges de plusieurs pays européens et des Etats-Unis. Je n'avais pas l'habitude de lire du théâtre et ce n'était pas évident du tout. Et puis, doucement, j'ai pris le pli…Et samedi, donc, je repensais à ces textes et je me disais que TOUS, sans exception, étaient très écrits. Il y a donc de nombreux jeunes auteurs dramatiques qui continuent à écrire du texte.
La pièce qui a gagné au terme du festival est même sans doute la plus écrite de toutes. C'est « Jecroisenunseuldieu » de l'Italien Stefano Massini. Il s'agit de trois monologues qui se croisent, celui d'une professeur d'histoire juive qui fait partie de la gauche israélienne, celui d'une jeune étudiante Palestinienne qui se prépare au martyre et celui d' une militaire américaine venue prêter main forte à Israël dans la lutte anti-terroriste. Ce n'est QUE du texte. Et les didascalies de Massini sont claires : pas de décor, une seule actrice pour les 3 femmes, seul un projecteur de couleur différente l'éclairera à chaque changement de voix. Rien d'autre. Alors, non, c'est vrai, ce n'est pas la mort annoncée du texte…
Véronique Garrigou

EXPOSITIONS

« Jardins d'écriture » Daniel Brindel, au Palais Bénédictine, Fécamp Du 3 octobre au 31 décembre 2015

Ça explose, ça s'enchevêtre, s'imbrique, se côtoie : lignes et couleurs, sur papier kraft. Un papier travaillé, froissé, repassé, collé. Une multitude pour l'œil. Ce que l'on voit, c'est le bonheur du peintre, l'évidence du plaisir à choisir sa palette, à revenir sur les formes, pour y superposer d'autres figures, d'autres traces, d'autres signes.

C'est comme une terre généreuse où l'abondance prolifère dans un jardin sans contrainte Puis on découvre d'autres œuvres, noir sur blanc, qui font penser à de la pierre gravée d'entrelacs végétaux et où certains endroits, laissés vides, ressemblent à l'usure. Il y a aussi un merveilleux livre, ouvert, où s'écoule une écriture intraduisible. Et l'on comprend que ce qui compte, c'est le geste. Que le sens, ici, n'a pas besoin des mots.
Catherine Désormière

« Vagabondages »
Galerie Production autre jusqu'au 23 janvier

Nous y retrouvons les joyeux entrelacs des lignes, les papiers collés et froissés, les reliefs fragiles. Nous éprouvons, encore une fois, l'élan qui émane de ces morceaux de couleurs. Pourquoi ne pas le dire : l'art peut être joyeux. Ce qui n'empêche en rien, çà et là, des traits noirs sur fond blanc. Comme le négatif de l'ensemble, comme un moment de réflexion, une pause, une incitation à la contemplation. Un équilibre entre la danse et le repos.
Catherine Désormière

RENCONTRES

Une femme dans un musée vivant
A l'écouter, à la voir encore sous l'emprise d'un souvenir ébloui, unique, on ne peut

douter de la sincérité d'Annette Haudiquet quand elle dit qu'elle a été séduite immédiatement par Le Havre. C'était il y a bientôt 15 ans. Elle raconte comment, arrivant par Sainte-Adresse, au cours d'une journée ensoleillée de mars, elle a aperçu pour la première fois l'endroit où elle allait choisir de vivre, son regard embrassant d'un coup le bord de mer et la ville. Ainsi, elle parle de la « découverte lumineuse d'une oeuvre architecturale puissante ». Elle évoque la cohérence de l'ensemble. Elle voit encore les immeubles de la Porte Océane constellés de stores jaunes.
L'approche du musée, ce premier jour qui devait décider de son avenir, l'a confortée dans l'« appréhension immédiate » qu'elle était face à un chef-d'œuvre architectural. Elle arrivait dans un bâtiment qui venait d'être rénové, où tous les éléments d'un lieu culturel étaient réunis - bibliothèque, restaurant, librairie, salle de cinéma - dans un musée où la réputation de Françoise Cohen, à laquelle elle allait succéder, permettait de savoir que tout était en place pour donner son ampleur à un projet en marche.

Annette Haudiquet arrive au Havre alors que se prépare l'inscription de la ville au patrimoine mondial de l'UNESCO. Elle est immédiatement prise dans une dynamique : l'exposition *Perret, la poétique du béton,* la réception de la donation Senn-Fould… Tout s'enchaîne dans le plaisir de travailler au développement de projets s'inscrivant dans une ligne qui reconstruit une image de la ville. Car le désir très fort d'Annette Haudiquet est de mettre en valeur un territoire. Le musée dispose de collections qui parlent de la ville, de son histoire et de son ouverture sur le monde. Tout est réuni dans ce lieu pour créer une action cohérente. D'autres villes, effacées pendant la Seconde guerre mondiale ont perdu leurs collections, détruites ou dispersées. Pas ici. Elles ont été protégées. Leurs œuvres, offertes au public, loin de constituer une collection régionale, sont inscrites parmi celles des plus grandes figures de l'histoire de l'art.

C'est ainsi, dit-elle, que de Reynold Arnould à aujourd'hui, le passage de témoin s'est fait pour mettre en valeur un patrimoine. Car Annette Haudiquet, ne parle d'elle-même que pour évoquer son métier, sa « mission ». Elle se sent responsable d'un long travail mené avant elle par d'autres - et ils sont nombreux - peintres, collectionneurs, politiques, conservateurs.
Tout ce qui attendait Annette Haudiquet, en 2001, Au Havre, dans la ville et dans ce Musée d'art moderne André Malraux, c'est ce qu'elle appelle ses « bonnes fées ».
Catherine Désormière

NOS APEROS DES SPECTATEURS

Le 18 avril 2016
Nous étions bien installés et bien tranquilles pour discuter hier soir, aux Gens de Mer, Liliane, Annette, Annie, Christophe et moi. Le soleil avait donné à chacun des envies d'escapades et de grand air alors on a parlé de jardins, de plages, de Canopée, d'expositions et quand même de salles obscures.
Annette revenait du festival « Livres et Musiques » à Deauville autour de l'Italie. Des lectures inégales (Ariane Ascaride pas très au point mais un très beau texte de Marta Morazzoni « La note secrète ») mais surtout une bouleversante évocation du destin tragique de Pier Paolo Pasolini à travers sa correspondance et des chansons grâce à un merveilleux lecteur accompagné d'un piano (A. Interlandi et M.El Fassi). Se pose encore une fois la question des lectures et de leur qualité, lire un texte est-il plus difficile que le jouer ? Pourquoi tant de mauvaises lectures par des comédiens confirmés ?

Liliane a fait la tournée des grands ducs (grâce à sa carte Ambassadeur 76). Elle a flâné avec plaisir dans les jardins du château de Mesnières en Bray dans l'exposition « Narcisses et tulipes », promenade bucolique dans ce Pays de Bray plein de charme. Puis au château de Vascueil devant une relecture de la Tapisserie de Bayeux. Et enfin au château de Martainville qui accueille

une exposition de photos d'Eric Bénard « Les gens du lin » dans le cadre du Festival Normandie Impressionniste. Christophe rappelle que la MCH présentera à cette occasion deux portraits d'artistes le 16 septembre.

En beaucoup plus sombre, Annie était encore profondément secouée après avoir vu « L'homme qui répare les femmes », le terrible document sur le Dr Denis Mukwege qui se bat contre le martyre des victimes des viols systématiques en RDC. Sans beaucoup d'espoir d'éradication de cette violence.

En écho à ces souffrances et à la place des mots pour les dénoncer on a évoqué à nouveau « La nuit tombée »d'après Antoine Choplin présentée par la Compagnie Tux Hinor, lauréate du Festival « Estuaire en scène » en mars dernier. En lien avec notre prochaine Grande Conversation ce spectacle pose la question du texte sur scène (comment jouer un roman ?). Et puis c'était l'occasion de parler encore de ces bons moments de théâtre proposés par des troupes amateurs souvent d'un bon niveau et de notre goût pour les beaux textes, Marguerite Duras, Harold Pinter. Christophe nous rappelle que « La nuit tombée » sera jouée à nouveau le 25 avril à Montivilliers pour commémorer les 30 ans de Tchernobyl.

Des textes encore avec Tchékhov mis en scène par Thomas Ostermeier à Caen qui a laissé Annette perplexe. Pourquoi cette impression de messages plaqués avec trop d'insistance sur le texte original? Toujours la question du texte qu'il faut ou pas « actualiser » et jusqu'où… ? Faut-il «surligner» le sens du texte ou laisser le spectateur cheminer seul grâce à quelques repères d'actualité ? Débat…

On a terminé en revenant à la nature et en levant la tête vers le ciel et les nuages. Christine avait vu par hasard au Centre Pompidou le projet initial de la rénovation des Halles en allant découvrir les maquettes délicates et poétiques de Jun'ya Ishigami, le jeune architecte japonais accueilli au Centre Pompidou (« How small ? How vast ? How architecture grows ? »). Un univers immaculé et aérien tout en transparence où les maisons se fondent dans le végétal. Des projets surtout, épurés et élégants. Quant à la réalité, il suffisait de quelques pas pour voir la toute nouvelle construction au sommet des Halles, la Canopée définitive assez éloignée du voile de verre imaginé au départ. Il faisait beau donc pas de fuites d'eau. Le soleil brillait donc pas de jaune pisseux, blafard, lavasse (cf Le Monde du 16 avril 2016). Mais une grande ouverture sur les futurs jardins et une belle perspective lumineuse sur la Bourse du commerce et sur Saint Eustache. Et toujours la question de la rénovation, de la modernisation, de l'ancien remis au goût du jour, de la restauration ? de la conservation des vestiges ? Jusqu'où ?

Finalement, en architecture comme ailleurs ce qui change tout c'est la perspective et le point de vue !

Nous nous sommes donc quittés contents de notre petit apéro chaleureux en attendant lesprochains…

Christine Baron

Le 24 mai 2016

Rencontre tapas au Chat Bleu, au bord de la terrasse ouverte sur la mer : vin blanc, vin rouge, jus de fruits et sorties, pour Agnès, Annette, Annie, Isabelle, Véronique G., Sylvette et moi…

Agnès et Isabelle ont longuement échangé sur l'adaptation du texte d'Annie Ernaux, « Passion simple », par la chorégraphe Florence Caillon invitée à notre prochaine Grande Conversation le 11 juin. Elles ont été emballées par le spectacle et elles en discutent avec nous. Comment écrire avec des corps nus ou pas, mais jeunes et beaux, le récit d'une passion toute charnelle ? Où

commence l'obscénité ? L'évocation du désir est-elle sexuée ? Parole de femme exclusivement ? Et quel a pu être le regard des hommes dans la salle : séduits par la beauté des corps offerts ou choqués par ce spectacle de « cirque et de sexe » ? Autre débat autour du couscous à l'italienne du Teatro Delle Ariette, « Moi, le couscous et Albert Camus… » : on cuisine sur scène, on mange, on trinque et on sort quelques pages de « L'Etranger ». A l'emballement d'Annette pour Paola et sa vraie présence sur scène répond la tiédeur de Christine qui n'a pas aimé qu'on passe Camus à la casserole et la déception de Véronique devant ce petit spectacle mal ficelé qui aurait été plus à sa place dans un spectacle de rue. Rien à voir pour elle avec le beau mélange des genres de «Opus 2» qui mêlait avec brio le Quatuor Debussy, la musique de Chostakovitch et les circassiens de la Cie Circa. Tous les mélanges ne sont donc pas compatibles !
Annette et Isabelle reviennent encore sur d'autres mélanges : les inserts sur les migrants que Thomas Ostermeier a glissés dans sa représentation de « La Mouette ». Elles en cherchent encore la justification même si elles ont entendu les déclarations du metteur en scène. Retour sur la dernière Rubrique (cf. compte-rendu du 18 avril) : jusqu'où actualiser un texte ? Et puis cette impression que la mise en scène accentue ce sentiment, chez Tchekhov, que les « jeunes se font dévorer par les vieux ». Où sont-ils d'ailleurs ces jeunes ?

Christine a trouvé : sous les pommiers ! Au Festival de jazz Coutances accueille des concerts de renom dans des salles fermées mais les petites scènes de rue attirent tout le monde (sur scène et dans le public). Dans les jardins, dans les rues, comédiens, mimes, musiciens, en voiture ! Tout le monde est heureux : des papis qui swinguent, des enfants qui chantent, des ados musiciens confirmés et des amoureux qui s'embrassent au soleil. Y'a d'la joie !

Le Festival « Terres de Paroles » a proposé lui aussi de jolis moments autour des textes dans des endroits très agréables. Véronique a beaucoup aimé ces lectures en plein air, la balade poétique dans les beaux jardins du Manoir du Fay près d'Yvetot et le pique-nique littéraire au Théâtre antique de Lillebonne où les comédiens qui ont accompagné le Prix des lecteurs (Anne-Sophie Pauchet, Ludovic Pacot-Grivel…) ont lu des extraits des textes en compétition. Des rencontres originales autour du plaisir des textes, du plaisir des mots, du plaisir des voix...
Une autre voix dans un spectacle très grave a beaucoup touché Sylvette. Elle a vu au Studio « L'image manquante » de Rithy Panh, documentaire (franco-cambodgien, 2013) terrible et magnifique sur les khmers rouges. Elle a beaucoup aimé la voix off qui accompagne le récit avec émotion mais sans excès pathétique. Et beaucoup aimé aussi que ces « images qui manquent » pour illustrer ces évènements poignants, soient remplacées par de petits personnages de terre cuite qui donnent corps aux souvenirs… Le film est toujours à l'affiche cette semaine.
Cette force des mots, Isabelle l'a vérifiée une fois de plus dans un tout autre registre. La preuve qu'un texte peut continuer à faire mouche – dans le registre comique - sur scène malgré des choix de représentation tout à fait éloignés de ce qui fait le théâtre d'aujourd'hui. « Arsenic et vieilles dentelles » (Au Théâtre ce soir en 1971) résiste donc à tous les traitements.
« What else ? » Pour finir en beauté, la MCH ! Christine a assisté à trois conférences qui ont contribué sans le savoir à mettre notre association à l'honneur à travers ses adhérents ou ses amis !
Christine Labourdette a lu au MuMa des extraits de la correspondance de Boudin, belle illustration de la présentation passionnante de la vie du peintre par Laurent Manœuvre, co-commissaire de l'exposition.
Serge Reneau (historien, contributeur à notre prochaine publication sur la MCH) a retracé l'histoire des élites culturelles havraises de l'après-guerre aux années quatre-vingt.
Et Sonia Anton qui nous aide souvent dans l'ombre (G.C. au Tetris en mars, conseils sur notre publication) a présenté l'image de la

ville dans les guides touristiques depuis le XIX° siècle et son image nouvelle depuis 2005. Et à chaque fois la ville du Havre était mise à l'honneur.
La preuve ? Pendant notre réunion au Chat Bleu les trottoirs en bas étaient encombrés d'engins de toutes sortes.
Une fois de plus on tournait un film devant la mer avec la ville en arrière-plan.
Christine Baron